

Anthony M. Ludovici

L'homme est instinctivement conservateur dans le sens où des millions d'années d'expérience lui ont appris qu'il n'y a rien de mieux qu'un environnement stable pour la tranquillité d'esprit, la sécurité présente et future, l'action spontanée (celle qui exige le moins de réflexion) et la maîtrise immédiate des circonstances matérielles et artificielles. C'est l'innovateur génial, ou le fou, qui perturbe la tranquillité d'esprit en introduisant un élément inhabituel et inexplicable dans la vie. C'est la perturbation des conditions économiques qui rend le présent et l'avenir douteux. C'est l'introduction répétée de nouveaux instruments, de nouvelles armes, de nouvelles méthodes et de nouveaux besoins d'adaptations qui rendent la spontanéité impossible. Et c'est la complication de la vie par de nouvelles contributions aux intérêts et aux devoirs de la vie qui rend difficile la maîtrise des circonstances.

Anthony M. Ludovici

AML

Né en 1882 dans une Grande-Bretagne qui commençait à montrer des signes de déclin, Anthony Mario Ludovici fit ses études dans une école privée et, comme Julius Evola, n'accorda jamais aucune importance ni aucune valeur à l'« éducation » et n'obtint ni ne rechercha jamais aucun diplôme (1). Ses premières lectures d'adolescents furent Darwin, le biologiste et philosophe Ernst Hæckel (1834-1919), introducteur des théories du naturaliste britannique en Allemagne, le biologiste, paléontologue et philosophe Thomas Henry Huxley (1887-1975), surnommé « le bouledogue de Darwin » en raison de la ténacité avec laquelle il défendait le darwinisme, le naturaliste et psychologue George John Romanes (1848-1894), fondateur de la « psychologie comparée », le sociologue et philosophe Herbert Spencer (1820-1903) et l'astronome Richard Anthony Proctor (1837-1888), auxquels se joignirent bientôt Schiller et Schopenhauer.

En 1906, Auguste Rodin venait de perdre son secrétaire particulier, Rainer Maria Rilke. Le peintre Albert Ludovici, une connaissance du sculpteur, lui suggéra de le remplacer par son fils. Anthony fut engagé sur le champ. Se sentant vite surchargé de travail et sous-estimé, Il n'occupa ce poste que pendant six mois (2), au terme desquels il fit un séjour en Allemagne et « rencontra » Nietzsche. De retour en Angleterre en 1907, il s'employa à promouvoir l'œuvre du philosophe allemand, par des conférences et par la traduction de certains de ses livres en anglais, seul ou en collaboration avec les critiques du magazine littéraire réactionnaire britannique The New Age, dont il était entre autres le critique d'art et où il fit la connaissance d'Ezra Pound (3). Dans l'une de ces conférences, donnée en 1908 à l'University College de Londres et publiée ensuite sous le titre de « Who is to be Master of the World ? An Introduction to the Philosophy of Friedrich Nietzsche » (T. N. Foulis, Édimbourg, 1909), il déclarait, attentif et sensible aux résonances eugénistes du concept de volonté de puissance (4), que « les forts veulent et doivent décharger leur puissance et, ce faisant, les dommages qu'ils peuvent causer aux êtres qui vivent dans leur environnement est purement incidente » (5). Les forts étaient assimilés à une aristocratie autoritaire, les autres aux masses anarchiques.

Publié trois ans plus tard, « Nietzsche and Art » (1911) constitue une critique de l'anarchie dans l'art contemporain, incarné par la production de Manet et le post-expressionnisme, qui étaient considérés par beaucoup comme une subversion de la tradition artistique et dans lesquels Ludovici voyait un symptôme du chaos social engendré par la démocratie. « Le trône de l'art lui-même est maintenant revendiqué par des milliers et des milliers d'usurpateurs – chacun d'entre eux a une « personnalité libre » qu'il tient à exprimer et pour qui une loi et un ordre rigoureux seraient une barrière insurmontable. Il en résulte un individualisme exagéré et l'anarchie. De telles conséquences sont partout inévitables, quand tous les canons esthétiques ont été abolis et qu'il n'y a plus personne qui soit assez fort pour commander ou diriger » (6).

Il attribue la dégénérescence de l'art aux « trois doctrines fondamentales du christianisme », qui sont « à l'origine de toute notre science, de toute notre philosophie, de toute notre littérature » : « l'égalité de toutes les âmes, l'insurmontable dépravation de la nature humaine et l'insistance sur la Vérité... » (7), doctrines dont l'influence pernicieuse, J. Evola ne dira pas autre chose deux décennies plus tard, aurait été atténuée ensuite par « la rigoureuse discipline » de l'Église catholique et « le principe hiérarchique » sur lequel elle était établie (8), avant que le protestantisme ne déclenche « une rébellion générale contre l'autorité ». « Le profane, dont la conscience était reconnue comme le tribunal suprême, fut déclaré un homme libre, émancipé de la loi elle-même... Non seulement l'âme immortelle de chaque individu devint importante, mais ses inclinations, ses désirs et ses aspirations le devinrent aussi » (9).

En attendant, voici quelles furent les conséquences funestes des « trois doctrines fondamentales du christianisme » sur l'homme blanc : « [a]u moyen de la première et de la troisième [...] l'égalité fut établie dans l'esprit et, au moyen de la seconde, elle fut établie dans la chair. Au moyen de la première, chaque individu, grand ou petit, se vit attribuer une importance insoupçonnée jusqu'alors, tandis que les plus inférieurs étaient élevés aux plus hauts rangs ; au moyen de la seconde, qui donna à l'orgueil humain un camouflet à la fois sévère et impitoyable, les personnes du plus haut rang furent réduites au niveau des inférieurs, tandis que, par voie de conséquence, les plus inférieures furent matériellement élevées ; et, au moyen de la troisième, les vérités ou les points de vue qui ne pouvaient pas être généralisés ne furent plus considérés comme des vérités ou des points de vue [...] Dans chaque cas, comme indiqué plus haut, ce sont les hommes supérieurs qui en pâtirent. Car eux seuls avaient quelque chose à perdre. La première notion, celle d'égalité, menaçait à la fois de les faire douter de leurs propres privilèges et pouvoirs, de jeter le soupçon dans l'esprit de leurs partisans et de rendre absolument nulles toutes les revendications particulières, exceptionnelles et isolées. La troisième – l'insistance sur une vérité qui puisse être générale et absolue, les privait de leur droit d'établir leurs propres vérités dans l'esprit des hommes et de s'élever au-dessus de la vérité la plus générale, qui était la réalité ; tandis que, dans la seconde – la doctrine sémitique du péché général, qui soutenait que l'homme n'était pas seulement un être imparfait, mais un être déchu et que tous ses semblables partageaient cette honte – non seulement il n'y avait plus de place pour la hiérarchie, mais il y avait aussi une dépréciation universelle de la nature humaine, qui devait mener progressivement l'homme à douter d'abord de lui-même et ensuite des nobles, des rois et finalement des dieux. D'un seul coup, ce ne sont pas une ou deux actions humaines, mais toutes les prouesses, les inspirations et les pensées heureuses des hommes, qui furent dépouillées de leur gloire et condamnées. L'homme ne pouvait s'élever que par la grâce de Dieu, c'est-à-dire par un miracle, sinon il n'était qu'un ange déchu, battant l'air de ses ailes brisées, sans but. Ces trois coups portés à la tête des hommes supérieurs furent fatals à l'artiste ; car c'est précisément dans la valeur des inspirations humaines, dans l'efficacité de la création humaine et dans le pouvoir irrésistible de la volonté humaine, qu'il doit croire et croit par-dessus tout. C'est sa mission d'exiger l'obéissance et d'obtenir le respect ; car [...] tout artiste digne de ce nom est au fond un despote. » (10) L'art n'est beau que dans la mesure où s'y incarnent les principes aristocratiques de précision, de sélection, de simplicité et de forme et ne peut donc se développer que dans une société fondée sur un ordre aristocratique.

La critique n'ayant pas compris ce que recouvraient précisément les termes d'« aristocrate » et d'« aristocratie », ou plus précisément de « vrai aristocrate » et de « vraie aristocratie », dans « Nietzsche and Art », Ludovici publia « In Defence of Aristocracy » (1915), non seulement pour les définir, mais aussi pour « offrir une solution pratique aux problèmes modernes, qui soit plus fondamentale et plus réaliste », « plus conforme aux passions et aux faiblesses de la nature humaine », « que la solution offerte par la démocratie ou le socialisme » (11). « In Defence of Aristocracy », Ludovici comme l'indique son titre, n'est pas une critique du socialisme et de la démocratie, qu'il assimilait à « une forme de névrose de masse » (12), mais « la présentation du point de vue du vrai aristocrate », à charge au « lecteur de voir en quoi ce point de vue bouscule fondamentalement les thèses des deux autres parties » (13). Six ans plus tard, dans « The False Assumptions of « Democracy ». With an Introductory Letter from the Right Hon. Lord Willoughby de Broke » (Heath Cranton, Ltd, Londres, 1921), il traitera à part la spéciosité des arguments en faveur de la démocratie et la fausseté de la philosophie qui est à l'origine des idéaux démocratiques .

« In Defence of Aristocracy » aurait tout aussi bien pu être intitulé « A Critique of Aristocrats ». En effet, si le premier chapitre présente certaines des qualités fondamentales du dirigeant – santé, beauté, vigueur, volonté, discernement, etc. – et conclue que l'aristocrate est, de tous les types d'hommes, celui qui en est doté au plus haut point et que le septième offre la démonstration que, pour cette raison, l'aristocrate est l'homme accompli par excellence et même qu'il est un « accomplissement » (« the aristocrat is an achievement ») (14), « une œuvre d'art faite homme » (« a work of human art ») (15), la plupart des autres développent une critique en règle du rôle historique des aristocrates. C'est ainsi qu'est présentée une analyse de la part qu'a eue l'aristocratie anglaise dans le développement du système industriel et de ses maux et qu'est mise en évidence l'incapacité des aristocrates britanniques à protéger le peuple de ces maux depuis le début de la révolution industrielle. Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, sous l'influence du puritanisme et des « Marchands Puritains », « l'élément le plus puissant de la nation semblait déterminé à embrasser cette nouvelle vie, ce nouvel idéal – l'idéal d'une ville surpeuplée, avec ses usines enfumées, ses bidonvilles, son exploitation et sa misère ». « Il s'agissait de rendre primordiaux et de faire triompher le commerce, le mercantilisme, les usines, le capitalisme et l'activité commerciale, tels que nous les connaissons aujourd'hui. Pour que s'opère ce changement, il était essentiel de démoraliser une grande partie de la population des îles britanniques, de diminuer sa vigueur physique et intellectuelle, de la rendre pusillanime, faible, servile, anémique, asexuée et, en fait, malade. Il était nécessaire de disposer d'une vaste armée d'esclaves consentants qui ne seraient pas simplement satisfaits et contents, pas simplement heureux, mais qui jouiraient de la plénitude de leur être, pour ainsi dire, en se balançant toute la journée, comme des saints stylites, sur des tabourets de bureau, en tournant les pages d'échéanciers, de carnets de factures et de registres, ou en manipulant un poinçonneur, un coupeur, un laminoir ou une machine à bascule. » (16). Cette vaste armée d'esclaves consentants, « préparés au comptoir de boutique, au tabouret de bureau, à l'usine et à la forge » (17), les aristocrates contribuèrent à la lever et c'est en cela qu'ils portent une responsabilité historique dans la métamorphose involutive du Britannique.

Ludovici, comme J. Evola plus tard, faisait une nette distinction entre le principe aristocratique et les représentants de l'aristocratie, arguant même que « les principes de la vraie aristocratie ont été mal compris par les aristocrates eux-mêmes » (18) et que, dans l'Angleterre de l'époque, « il n'y [avait] plus de vraie aristocratie et que cela [faisait] de nombreuses années qu'il n'y en [avait] plus » (19), faute de vrais aristocrates, c'est-à-dire d'aristocrates sains, biologiquement et mentalement ; la faute en incombait aux aristocrates eux-mêmes, qui n'avaient pas tenu compte des facteurs eugéniques (20) Les rejetons des familles royales européennes se mariaient aux quatre coins du continent pour cimenter des alliances politiques avec des pays étrangers, sans jamais s'inquiéter de la santé physique et mentale (21) de leur future épouse. Au contraire, les Juifs, parce qu'ils avaient pratiqué l'endogamie au cours des siècles, avaient gardé leur force vitale intacte et, parce que, en même temps, ils avaient encouragé les mariages mixtes chez les autres peuples, en étaient ainsi venus à affaiblir leur volonté de puissance (22) et à étendre et consolider leur influence dans le monde européen.

Quelques autres auteurs, dont Oscar Levi, l'éditeur juif antisémite des œuvres complètes de Nietzsche en anglais, en partie traduites par Ludovici, s'étaient déjà adressés directement aux Tories pour faire valoir la nécessité d'un renouveau de l'aristocratie britannique (23). Cependant, cet appel n'eut d'écho que chez le Tory radical Richard Verney, 19e Baron Willoughby de Broke, qui appela à son tour à « la création d'une aristocratie, non pas de naissance, ou de l'intelligence, mais de l'instinct et du caractère... le renouveau national fera suite à un grand appel à l'instinct national (24). De « A Defence of Aristocracy » la majorité des aristocrates britanniques, dont rares n'étaient pas ceux qui avaient du sang juif dans les veines, ne retint guère que le titre ainsi que, sans doute, les arguments contre la démocratie qui pouvaient servir leur politique réactionnaire. La plupart des conditions étaient réunies pour que les Tories, qui avaient fait tomber le gouvernement Balfour en 1911, reviennent au pouvoir et pourtant ils demeurèrent jalousement dans l'opposition, préférant peut-être laisser le Labour mettre en place les mesurette qu'ils préconisaient, comme l'augmentation importante des dépenses militaires et les Alien Acts de 1905 et de 1917, qui avaient été conçus pour empêcher les indigents et les criminels d'entrer dans le pays et pour expulser ceux qui y étaient entrés, mais dont l'un des principaux objectifs était apparemment de contrôler l'immigration juive d'Europe de l'Est. Il s'agissait déjà de « contrôler », de « maîtriser », pas à stopper.

La guerre était arrivée. Ludovici s'engagea en qualité de traducteur dans la Nouvelle Armée, avant de servir comme officier d'artillerie à Armentières et dans la Somme, puis au ministère de la Guerre, où, après deux années de service, il fut promu chef de service (25). Pour son service pendant la guerre, il fut fait officier de l'Ordre de l'Empire britannique, distinction qu'il rendit immédiatement parce qu'il la considérait bradée (26).

A la fin de la guerre, Ludovici se détourna presque complètement de la critique artistique pour concentrer ses attaques contre les fondements idéologiques de la société moderne : le libéralisme, le socialisme, le marxisme, le christianisme, le féminisme, le multiculturalisme et le consumérisme. Concurrément avec le racisme, seul et unique remède à ces maux, comme devait le montrer J. Evola dans les années 1930, puis dans « Synthèse de doctrine de la race » (1942), la question de la dégénérescence, qui y est étroitement liée, prit une place de plus en plus importante dans ses écrits. Comme preuve de la dégénérescence des modernes il alléguait que « Spencer a établi de façon concluante que la plupart des organismes actuels sont des descendants dégénérés d'espèces supérieures » (27), ce qui était exact, à ceci près que le sociologue britannique n'avait en vue que les espèces animales. Lecteur attentif de Spencer, cependant, il avait noté que l'évolutionnisme, pas plus le darwinien que le spencerien, n'implique le progrès et que, tout au contraire, la possibilité d'une régression est envisagée et même constatée dans certains cas, particulièrement chez la seconde génération de darwiniens. Ainsi, le zoologiste britannique Edwin R. Lankester (1847-1929), dans « Degeneration » (1880), fournit de nombreux exemples de dégénérescence et conclut : « En ce qui nous concerne, nous races blanches d'Europe, la possibilité de dégénérescence semble envisageable. En accord avec une acceptation tacite du progrès universel — optimisme irraisonné — nous avons pris l'habitude de nous considérer comme progressant nécessairement, comme ayant atteint une condition plus élevée et plus complexe que celle qu'avaient atteinte nos ancêtres, et comme destinés à progresser. D'autre part, il faut nous rappeler que nous sommes tout autant sujets aux lois générales d'évolution, et sommes tout autant susceptibles de dégénérer que de progresser » (28). Ludovici, pour avoir affirmé, encore plus radicalement, que « le développement est [...] vraiment l'exception et non la règle » (29) pourrait donc être qualifié d'« involutionniste » plutôt que d'évolutionniste.

La cause principale de la dégénérescence était « l'influence du mépris démocratique pour la famille et le sang, qui est fondé sur la croyance en l'égalité et mène au croisement entre les races à l'échelle universelle » (30). Pour y remédier, Ludovici, comme d'ailleurs bon nombre de biologistes et d'anthropologues de l'époque, recommandait l'endogamie raciale. Du déclin national et racial Ludovici tenait les femmes en partie responsables, pour n'avoir pas hésité, suite à leur émancipation, à quitter le foyer pour l'usine, mais aussi, que l'on prenne garde de ne pas l'oublier, le théâtre, le cinéma, la mode, la prostitution de luxe et avoir ainsi refusé d'endosser leur rôle naturel de mères pour une carrière qui les avait rendues stériles ou, pour celles qui avaient toutefois eu des enfants, les avaient empêchées de les élever correctement, faisant d'eux, livrés à eux-mêmes, des délinquants potentiels. Il ne visait ici que les femmes héréditairement saines (31), qu'il critiquait aussi pour avoir la mauvaise habitude de s'accoupler avec des hommes plus ou moins dégénérés, donnant ainsi naissance à une progéniture physiologiquement déficiente. Il n'était pas souhaitable que les femmes dégénérées se reproduisent.

Mais la cause ultime de la dégénérescence est due à l'adhésion de l'écrasante majorité à de fausses valeurs, celles qui, dans le domaine du droit, ont permis l'invention des droits de l'homme, dans le domaine social, l'imposition du multiculturalisme et du multiracialisme, en économie, l'avènement et le

développement du marxisme d'un côté et du libéralisme de l'autre et en politique, l'instauration de la démocratie et l'émancipation conséquente des femmes ; bref, celles qui, dans tous les domaines, ont favorisé le progrès et le triomphe de l'égalitarisme. Ces fausses valeurs, fondées sur l'humanitarisme, qui n'est « qu'une forme de sadisme inversée et socialement permise » (32), peuvent être ramenées à la morale chrétienne, par le truchement de laquelle elles se sont infiltrées dans le monde blanc.

N'est-ce pas là exactement le même constat que celui que firent, non seulement Nietzsche, mais bien d'autres auteurs, avant lui ? En ce qui concerne le philosophe allemand, nous nous risquerions presque à dire que Ludovici a approfondi ses réflexions sur les causes de la décadence, les a détaillées et affinées, tout en en étendant le champ d'application. Les conséquences du mépris chrétien du corps sur l'homme blanc sont ici embrassées dans toute leur étendue. Elles ne sont pas seulement d'ordre psychologique, mental, spirituel ou, pour commencer, physiologique, elles sont également économiques : le mépris du corps a entraîné le dédain des soins corporels et par suite la dégénérescence physiologique, qui a eu pour conséquence de réduire tous les individus à l'état de déficients ou de malades chroniques a eu pour contre-coup la prolifération d'experts capables, non pas de les soigner, mais de palier leurs déficiences et leurs maladies : les médecins, dont le but ultime, qu'il soit conscient ou non, est, pour leur plus grand profit et celui de l'industrie pharmaceutique, de faire naître les gens déficients et malades et de les conserver à tout prix dans cet état le plus longtemps possible, tandis que, pour ceux qui sont derrière ces pratiques nécrophages à grande échelle, il s'agit essentiellement de fabriquer un support propice à la manifestation d'influences psychiques infra-humaines dans le milieu. Fût-elle verte, la croix est, avec le caducée d'hygiène, l'emblème et l'enseigne des pharmaciens. Les papes ne furent-ils pas les premiers dignitaires à s'intéresser à la médecine et à s'entourer de médecins (32bis) ?

En ce qui concerne les autres penseurs de la décadence, comme Spengler ou Pareto, voir Evola, très peu d'entre eux ont pris en compte le rôle de la femme dans la fabrication du monde moderne, ou, s'ils l'ont fait, ils ont plus ou moins largement sous-estimé ce facteur, quand Ludovici met en lumière son caractère déterminant, en particulier dans « *Lysistrata or, Woman's future and future woman* » (1925), où il souligne notamment la collusion entre la femme et la science. Le premier « bébé-épreuve » naquit en 1978 et le nombre de fécondations in vitro n'a cessé d'augmenter depuis. En 1925, très peu furent ceux qui prirent au sérieux Ludovici, lorsqu'il affirma que « [l]es résultats obtenus par des hommes comme Alexis Carrel, Ebeling et Fischer, qui travaillent tous avec succès sur la culture tissulaire et la transplantation de structures anatomiques d'un organisme vivant à un autre, seront améliorés et un moyen sera découvert par lequel l'ovule fécondé se développera en dehors du corps de la femme » (33) ; « la gestation extra-corporelle, ou « ectogenesis » [...] sera possible et l'idéal féministe d'une émancipation complète de la servitude du sexe sera réalisé » (34). il reste à savoir si la prédiction suivante fera toujours sourire les hommes dans cinquante ou cent ans : « Lorsque l'imprégnation artificielle sera devenue monnaie courante, un parlement de femmes adoptera sans doute une législation interdisant à un homme de procréer un enfant naturellement, si c'est le désir de l'épouse d'en avoir un par l'intermédiaire de la science... » (35).

1927 vit la publication de « A Defence of Conservatism. A Further Text-Book for Tories » (Faber & Gwyer, Londres), contribution majeure à l'histoire des idées, puisque presque quarante pages y sont dédiées à la définition d'un terme dont, depuis son apparition au milieu du XIXe siècle, le sens était resté flou : « conservatisme ». Le conservatisme représente « ... non seulement [...] une politique de préservation, mais aussi le discernement dans le changement [...] le vrai conservatisme devrait préserver non seulement par suite du principe obstructif de l'opposition au changement, qui peut parfois être synonyme de stagnation et de simple négativisme, mais aussi par suite du principe progressiste et positif du refus de l'introduction de quoi que ce soit de nouveau, sauf quand il est capable de permanence, c'est-à-dire quand il est conforme aux lois éternelles de la nature ou de la nature humaine. Le rôle du politicien conservateur [...] se révèle ainsi un rôle très difficile et compliqué, dans lequel une grande sagesse innée et une grande habileté doivent se combiner avec beaucoup de réalisme et d'humanité, afin de réussir à combattre les forces romantiques de la désintégration et du désordre. La bannière trompeuse du « Progrès » à leur tête, ces dernières forces visent constamment à initier un simple changement, sans jamais songer à la direction dans laquelle va le changement – vers la décomposition ou l'organisation supérieure... » ; « ... et, poursuit-il, j'espère qu'en définissant clairement la fonction du conservatisme comme l'exercice du discernement dans le changement, j'ai pu montrer que la politique conservatrice est la seule force de la nation capable de résister à la décomposition nationale et de conserver une attitude critique envers chacune des étapes par lesquelles les rêveurs et les hurluberlus passent pour atteindre cet objectif » (36).

En substance, les considérations que développe ensuite Ludovici rejoignent la clarification qu'apporte J. Evola sur le conservatisme dans « Les Hommes et les ruines » : « ... il ne s'agit [...] absolument pas de perpétuer artificiellement et coercitivement des formes liées au passé, en dépit du fait qu'elles ont épuisé leurs possibilités vitales et ne correspondent plus à leur époque. Pour l'authentique conservateur révolutionnaire, ce qui compte vraiment, c'est d'être fidèle non aux formes et aux institutions passées, mais plutôt aux principes dont ces formes et ces institutions ont pu être des expressions particulières adéquates pendant une période déterminée et dans une zone géographique spécifique. Et de même que ces expressions particulières doivent être considérées comme changeantes et éphémères en soi, puisqu'elles sont liées à des circonstances historiques qui sont souvent uniques, ainsi les principes qui les animent ont une valeur qui n'est pas affectée par ces contingences et, en fait, possèdent une actualité perpétuelle. De nouvelles formes, homologues aux anciennes, sont susceptibles d'en naître comme d'une graine. Ainsi, même si elles remplacent d'anciennes formes (même de manière « révolutionnaire »), une continuité est maintenue dans l'évolution des facteurs historiques, sociaux, économiques et culturels. Afin d'assurer cette continuité, tout en restant fidèles aux principes, il peut s'avérer nécessaire d'abandonner tout ce qui doit être abandonné, au lieu de se raidir, de partir à l'aventure ou de chercher confusément de nouvelles idées quand des crises se produisent et les temps changent : c'est là l'essence du véritable esprit conservateur » (37).



The English Mistery fut fondé en 1930 par William Sanderson, ancien franc-maçon et membre de l'Imperial Fascist League ainsi que de l'antisémite Order of the Red Rose. Élitiste, il luttait pour que la Grande-Bretagne soit gouvernée par une hiérarchie d'Anglais racialement purs et loyaux au monarque. L'Église devait être placée sous le contrôle de la royauté (38) et « l'élimination de la vie publique, du parlement et des institutions, de toutes les personnes d'origine juive ou étrangère, qui, quelle que puisse être leur valeur, ne peuvent pas ne pas travailler contre les instincts et les traditions anglais » (39) était absolument nécessaire. Les femmes, qui sont « uniquement guidées par leurs instincts sexuels » et n'ont « aucun instinct social », ne devaient avoir aucune part à ce gouvernement, pas plus qu'à la vie politique (40). Versé dans les sciences occultes, il conférait une dimension mystique à ce gouvernement, qui serait fondé sur des « secrets perdus », notamment le « secret de la race », le « secret de la puissance » et le « secret de la propriété ». Perdus ou obscurcis sous l'effet des « idéaux industriels », ils n'étaient révélés initiatiquement qu'aux membres de The English Mistery. (41). Son objectif était de « régénérer la nation anglaise et de recréer un corps politique doté de membres en bon état » et de « créer un fondement moral solide pour la politique nationale » ; il n'en existait qu'un : les instincts et les traditions des races anglaises » (42). La régénération de la « race anglaise », pour être effective, devait cependant être physique autant que morale. Eugéniste, Sanderson pensait qu'un « régime approprié » suffirait à « arrêter la tendance à la dégénérescence de la race [anglaise] » (43) D'abord physique, elle passait par un retour à la terre. La plupart de ses membres n'avaient pas besoin de retourner à la terre ; propriétaires terriens pour la plupart, ils en avaient une expérience directe et non rousseauiste. Ludovici, né à la ville, devait lui aussi en avoir une, à partir de 1941, quand il prit la tête d'une petite exploitation agricole, dont les produits lui permirent de vivre en autarcie, dans le Suffolk (44).

Peu enclin à faire triompher ses idées par l'action, Sanderson finit par susciter les critiques d'un bon nombre de membres de l'English Mistery, dont le député conservateur Gerard Wallop, vicomte de Lymington, qui, avec Michael Beaumont et Reginald Dorman-Smith, ses collègues au parlement, Graham Seton Hutchison, fondateur en 1933 de l'antisémite et pro-national-socialiste National Workers' Movement, le diplomate Cecil de Sausmarez et le député travailliste John Platts-Mills, comptait parmi les personnalités de l'organisation. Dans la journal même de l'English Mistery, Ludovici la qualifia de « farce, ou tout au plus [de] branche du parti conservateur » (45).

Wallop quitta l'English Mistery en 1936 pour former l'English Array et Ludovici y adhéra immédiatement.

Pour une raison, cependant, Ludovici ne regretta jamais d'avoir fait partie de cette société : durant l'été de 1936, Sanderson qui était en relation avec le personnel de l'ambassade d'Allemagne à Londres fut invité à Berlin par les autorités allemandes et c'est ainsi que, en avril 1937, Ludovici, seul membre germaniste du British Mistery, l'accompagna en Allemagne, où ils séjournèrent plusieurs semaines, durant lesquelles ils firent connaissance avec les principales personnalités du gouvernement et se familiarisèrent avec les conditions de vie dans l'Allemagne hitlérienne (46). Des souvenirs qu'il évoquera

de ce séjour dans son autobiographie (47) le suivant mérite particulièrement d'être rapporté ici, parce que, entre autres, il confirme que les autorités allemandes n'avaient pas bien conscience de la véritable attitude de la Grande-Bretagne à l'égard de leur pays : « Lors d'un déjeuner que Ribbentrop donna pour nous à l'English Club, j'essayai à plusieurs reprises de le convaincre que l'opposition au régime nazi et surtout au comportement souvent autoritaire d'Hitler vis-à-vis des États voisins était beaucoup plus forte en Angleterre, parmi les Anglaises influentes, que lui et ses collègues ne semblaient le penser ; et je fis remarquer que les femmes de toutes les classes en Angleterre étaient enclines à ne pas accepter un mouvement qui, comme le régime nazi, était essentiellement d'esprit masculin. » (48).

L'English Array se posa en successeur de l'English Mystery ; plus dynamique que celle-ci, il se fit connaître par des camps et des publications, comme le New Pioneer, fondé par Lymington en 1938. Y avaient adhéré les membres les plus sérieux et jusqu'au-boutistes de l'English Mystery. L'English Array s'occupait davantage de politique et était résolument favorable au régime national-socialiste. (49). Cependant, sa ligne restait la même que celle de l'English Mystery : outre la (re)constitution d'une aristocratie véritable, la formation d'un type national homogène, l'opposition au croisement entre des types raciaux très différents, l'arrêt de l'immigration, l'élimination de la spéculation financière, le refus de la sous-culture hollywoodienne et en particulier du jazz, il prônait la régénération de la paysannerie comme fondement de la société (50). Partisan du ruralisme, Lymington, comme Ludovici, l'était aussi de la sélection raciale. « Pour que, écrivait-il dans « *Famine in England* » (1938), les meilleurs survivent, ils doivent être attentivement soignés et protégés contre les mauvaises herbes et les parasites » (51). « C'est en prenant bien soin de notre sol que nous rendrons de nouveau fécondes nos souches nationales ; fécondes et saines » (52).

Lymington était en relation avec Mosley et d'autres membres de haut rang de la British Union of Fascists (BUF). Les deux organisations partageaient certains objectifs, dont l'un était d'empêcher la Grande-Bretagne de faire la guerre à l'Allemagne. Un rapprochement, voire une coalition, avait été envisagé. Ludovici était résolument contre et, peu avant de rencontrer Mosley en février 1939, il s'en ouvrit à Lymington en ces termes : « Je crois devoir souligner que tout ce qui pourrait ressembler à une coalition entre l'Array et les fascistes est hors de question pour les trois principales raisons suivantes : (a) Que nous n'approuvons pas la dictature, quelle que soit sa forme ; (b) Que nous ne pouvons pas soutenir un parti qui inscrit le féminisme en tête de son programme ; (c) Que nous ne pouvons pas cautionner des méthodes essentiellement démocratiques. » (53)

En attendant, les colonnes du New Pioneer donnèrent à Ludovici toute latitude pour traiter à fond une question qu'il n'avait fait qu'aborder incidemment jusque-là : la juive, dont la BUF s'était emparée vers 1934 (54). De plus, il avait publié en 1938, sous le pseudonyme de Cobbett, « *Jews, and the Jews in England* (Boswell, Londres), dans lequel, après avoir déclaré se situer à égale distance des philosémites comme des antisémites, auxquels il reproche pareillement d'obscurcir la question par leur esprit

partisan, il affirme « s'en tenir principalement à des faits qui sont plus ou moins établis et à des autorités pour la plupart juives » (55). Cette déclaration liminaire n'est pas sans rappeler l'intention qu'annonce J. Evola dans les premières pages de « Trois Aspects du Problème Juif » de traiter la question avec « calme » et « objectivité » et de montrer « la faiblesse et la confusion des arguments couramment avancés par les antisémites », qui, joints à « leur violent esprit de parti », « en arrivent à produire l'effet inverse à celui qu'ils escomptent, laissant penser à tout observateur impartial que ce ne sont là que des attitudes unilatérales et arbitraires dictées non pas tant par de vrais principes que par des intérêts pratiques contingents » (56). Les deux ouvrages tiennent leurs promesses, bien qu'à des égards différents. Les deux auteurs examinent la question juive d'un point de vue racial ; implicite dans cet ouvrage de J. Evola, l'idée qu'il est erroné et irréaliste de distinguer les blancs des Juifs en fonction de critères purement religieux est formulée explicitement chez Ludovici (57). Avec une cohérence qui fait défaut à la plupart des antisémites, les deux auteurs en arrivent à la même constatation : cohérente en principe, l'exclusion des Juifs de la société blanche ne l'est plus là où les blancs ont adopté la forme mentis des Juifs. « Serait-il logique, demande Ludovici, d'exclure maintenant le Juif, quand le Gentil, son élève et son imitateur servile siège partout à ses côtés et en plus grand nombre que les Juifs eux-mêmes ? » (58). La seule solution est un redressement, de la race de l'esprit pour l'auteur italien, de la race du corps et de l'âme pour l'auteur anglais.

De plus en plus préoccupée par la question juive à mesure qu'approchait la guerre, l'English Array avait attiré à elle les membres de l'English Mystery qui avaient des relations et de l'influence. Outre Ludovici et le ruraliste Rolf Gardiner (1902–1971), collaboraient entre autres au New Pioneer et à la Quaterly Gazette, l'autre périodique de l'EA, le major-général J. F. C. Fuller, deux fois l'invité d'Adolf Hitler avant la Seconde Guerre mondiale (59) et, une fois celle-ci déclenchée, favorable à un règlement pacifique du conflit, le baron John de Rutzen et le colonel Hardwicke Holderness, le journaliste K. Chesterton, membre de la BUF de 1933 à 1938, puis de la Nordic League, organisation semi-secrète fondée en 1938 par le capitaine Archibald H. Ramsay (1894–1955), député conservateur et chef du Right Club, dans le but de coordonner toutes les organisations raciales britanniques, puis encore, précisément, du Right club, créé l'année suivante, dans ce même but et aussi dans celui de « de s'opposer aux et de révéler les activités de la Juiverie organisée » (60) et d'éradiquer toute influence juive dans le parti conservateur (61). Pour avoir été membre du Right Club, Ludovici fut renvoyé du ministère de la Guerre le 14 août 1940 (62).

La guerre vit les divers groupes fascistes britanniques se mettre en sommeil forcé. Le gouvernement avait pris des mesures pour les museler. Dès 1936, Arnold Leese ((1878-1956), vétérinaire qui avait fondé l'Imperial Fascist League en 1928 après un court passage aux British Fascists et avait refusé de fusionner son groupuscule avec la BUF, accusant Mosley d'être un « fascist kosher » manipulé par les Juifs pour discréditer son action (63), avait été poursuivi pour avoir donné crédit dans son journal, The Fascist, à l'accusation de meurtre rituel souvent proférée au cours de l'histoire contre les Juifs. Le 24 août 1939, le Parlement avait adopté l'Emergency Powers Act, qui l'autorisait à légiférer par décrets

pour assurer la défense du royaume. Le 1er septembre, le gouvernement avait promulgué la Defence Regulation 18, permettant aux autorités de placer en détention ceux qu'elles estimaient capables de commettre des actes préjudiciables à l'État. En vertu de cette loi, en mai 1940, 1847 militants fascistes avaient été arrêtés dont Mosley et sa femme ainsi que Lesse. Aucun d'entre eux n'avait été inculpé, mais ils avaient été emprisonnés ou internés dans des conditions difficiles. En juillet 1940, la BUF avait été interdite (64).

La fin de la guerre n'avait cependant pas marqué la fin du fascisme britannique. Sous la pression ou non de ses partisans, Mosley fit son retour, non dénué de théâtralité (65), sur la scène politique, pour former en 1948 l'Union Movement, dont le programme se résumait à peu près à l'idée de fondre tous les États européens dans un seul État-nation et, dans cette optique, il lança au début des années 1960 le National Party of Europe. Sur le plan intérieur, il mena campagne essentiellement contre l'immigration en provenance d'Europe de l'Est et, alors que l'antisémitisme regagnait du terrain, chez les sympathisants fascistes, mais aussi dans une partie de la population, en raison de la détérioration de la situation en Palestine et, en particulier, du meurtre de plusieurs centaines de sujets de Sa Majesté sur le sol du futur État d'Israël, Mosley critiqua publiquement la League of Ex-Servicemen and Women (66), groupuscule fasciste créé avant guerre et réactivé en 1944 par Jeffrey Hamm et Victor Burgess, pour son antisémitisme virulent. Lors de leur première réunion depuis l'avant-guerre, tenue à Hyde Park le 4 novembre 1944, ils déclenchèrent des réactions très hostiles dans le public, lorsqu'ils déclarèrent être en faveur de la pureté raciale et d'une « Grande-Bretagne pour les Britanniques » (67). Ce fut sans doute la dernière fois qu'ils parlèrent publiquement de pureté raciale, puisque ce concept n'avait pas cours à l'UM et que Burgess, vite évincé de la League par son compère (68), adhéra à l'UM dès sa formation, tandis que Hamm ne tarda pas à intégrer la League dans l'UM. L'eugénisme, qui n'avait jamais compté parmi les priorités des principales organisations fascistes britanniques dans l'entre-deux-guerres, n'était plus à l'ordre du jour dans celles qui apparurent dans l'immédiat après-guerre, où, hormis dans quelques œuvres de fiction, dans certains ouvrages médicaux, dans certaines études de politique sociale, dans les recherches du biologiste et généticien britannique Cyril D. Darlington (1903-1981) et, évidemment, dans les publications de l'Eugenics Society (69), cette question fut enterrée, avant d'être exhumée plus tard par la presse et la sociologie à sensation.

Au contraire, Ludovici, non seulement reprit tous les thèmes qu'il avait traités auparavant, mais les approfondit, dans *The Four Pillars of Health. A Contribution to Post-War Planning* (Heath Cranton Limited, Londres, 1945), *Enemies of Women: the Origins in Outline of Anglo-Saxon Feminism* (Carroll & Nicholson, Londres, 1948) et *The Quest of Human Quality: How to Rear Leaders* (Rider, Londres, 1952).

Dans le premier, il se donne comme objectif de « fournir à l'homme moyen et à la femme moyenne une étude, brève mais complète, des principaux facteurs de la production et de la conservation d'une constitution saine » (70). « Les quatre piliers de la santé » sont « les conditions essentielles à la santé »,

« les bonnes habitude de vie et d'hygiène », « les bonnes habitudes alimentaires » et « le bon usage de soi », fondé sur la technique dite Alexander, du nom de son inventeur, ensemble de procédés empiriques permettant d'apprendre à se mouvoir et à se déplacer sans tensions par une observation attentive de son corps et de ses mouvements. Tout cela, souligne Ludovici, ne vaut cependant que pour les personnes qui ont de bonnes dispositions héréditaires et ne saurait avoir aucun effet positif sur les dégénérés (71).

Parler de « dégénérés » au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, dans une Europe noyée sous un déluge de sentimentalisme humanitaire, était pour le moins inhabituel. Parler de « mutations nuisibles » et ajouter que, « dans notre civilisation, non seulement on les rend viables, mais on leur permet de se reproduire » (72), alors qu'Alfred Sauvy, atteint par la fièvre nataliste ambiante, déclarait que « l'espoir de pouvoir indéfiniment compenser une défaillance quantitative par une amélioration de qualité ne repose que sur des considérations périmées... » (73), était tout à fait singulier ; à droite, là encore, seul J. Evola le suivait sur cette voie (74).

D'amélioration il est encore question dans « The Quest of Human Quality: How to Rear Leaders », d'amélioration, non plus de l'homme moyen et de la femme moyenne, mais des membres de la classe dirigeante idéale, c'est-à-dire les aristocrates. Ludovici n'avait pas changé d'avis sur l'aristocratie depuis que, trente-sept ans plus tôt, il avait établi que l'aristocratie était le meilleur gouvernement. « Pendant tout ce temps, explique-t-il, l'auteur de cet ouvrage a vu les événements se dérouler et a observé ses semblables à l'étranger et dans son pays et a également lu beaucoup d'ouvrages d'histoire, de philosophie politique et de science. Si, par conséquent, il n'a pas jugé nécessaire de s'écarter de la position qu'il avait adoptée en 1915, ce n'est pas à cause de son refus d'écouter les arguments de ses opposants, ni d'étudier d'autres points de vue, mais parce que tout ce qui s'est passé et tout ce qu'il a lu dans l'intervalle n'a fait que renforcer les convictions qu'il avait d'abord exprimées dans » « A Defence of Aristocracy: A Text-Book for Tories » (75). Dans « The Quest », l'auteur se propose premièrement de « réexaminer la démocratie dans ses aspects doctrinaux et pratiques, afin de déterminer si elle mérite vraiment les éloges sans réserve et les témoignages d'approbation dont elle a été comblée dans le dernier demi-siècle et, deuxièmement, de démontrer que l'aristocratie n'est pas seulement une forme de gouvernement viable, mais aussi la seule forme de gouvernement capable de donner à une société une santé et une force durables » (76). Pourquoi réexaminer les deux points ? D'abord, parce qu'il juge souhaitable de revenir sur quatre décennies d'expérience démocratique, en examinant entre autres « l'électeur moyen et ses inévitables limitations », l'influence de la presse et de l'éducation sur l'opinion publique et en cherchant à voir si la presse est aussi libre qu'on le dit, dans quelle mesure la « volonté du peuple » peut s'exercer, etc., mais aussi parce que, dans le camp de ceux qui, sans avoir aucune sympathie pour la noblesse, s'alarmait des méfaits de la démocratie, des voix s'élevaient pour réclamer une « nouvelle aristocratie » (77) et que, à un autre égard, en raison des « découvertes significatives » qui ont été faite entre-temps au sujet « des faits biologiques et historiques les plus importants qui ont

contribué à la naissance d'une aristocratie », « l'auteur a pu rendre décisifs maints arguments qui, en 1915, ne pouvait pas être concluants » (78).

Un des événements historiques que Ludovici avait vu se dérouler dans l'entre-deux-guerres avait été l'arrivée au pouvoir du national-socialisme, premier régime politique dans l'histoire à avoir adopté une politique raciale. Du séjour qu'il avait fait dans l'Allemagne hitlérienne en 1937 il avait rapporté une série d'articles (79), dans lesquels s'exprime une admiration certaine pour la personnalité d'Hitler et les réalisations du Führer, particulièrement dans le domaine social ; assez étonnamment, peu de place y est accordée à la question raciale. En revanche, elle fait l'objet d'un chapitre de « Quest », où les « internationalistes » et les « racistes » (Madison Grant, Arthur de Gobineau, Lothrop Stoddard, Woltmann, etc) sont renvoyés dos à dos. Ayant constaté que « de 1933 jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, les adversaires des dirigeants allemands ont senti le besoin de discréditer l'attitude des nationaux-socialistes envers la race et de dénoncer comme fausses leur idée et leur utilisation même de ce mot, mot qui, aux Nations Unies, est devenu aussi obscène que le fameux monosyllabe de l'écolier » (80), Ludovici, convaincu, pour sa part, de la pertinence du terme, s'emploie à justifier son emploi, par moult arguments scientifiques, principalement anthropologiques et en profite pour rappeler ce qu'il entend par « race » : « une variété d'espèce qui l'est devenue par l'isolement et la consanguinité, a acquis des caractéristiques distinctifs qui sont devenues uniformes chez tous ses membres et se reproduit sans variation » (81). Abstraction faite de sa forte coloration évolutionniste, elle ne distingue guère de celle de Woltmann (« une unité vivante d'individus d'origine commune, avec les mêmes caractéristiques corporelles et spirituelles »), de celle de Günther (« un groupe humain qui, en raison d'un lien, qui lui est propre, entre des caractéristiques corporelles et des qualités psychiques, se distingue de tout autre groupe humain et engendre des éléments toujours semblables à eux-mêmes ») ou de celle de Fischer (« une souche définie par des groupes de "gènes" identiques et non d'hommes semblables du point de vue des formes extérieures : c'est un groupe héréditaire ») (82) et pourtant ils font partie des racistes à l'égard desquels Ludovici se montre critique.

Ce qu'il leur reproche est leur insistance sur la nécessité d'une race pure et leur idée que la dégénérescence d'une race, originellement pure, est provoquée par le métissage.

En ce qui concerne le premier point, ce n'est pas que Ludovici nie qu'il ait jamais existé de races pures, c'est qu'il estime que « la recherche dont elle fait l'objet aujourd'hui est vaine » (83). Il ne voit pas que ce concept peut et même doit être pris comme « point de repère, dans le sens d'idéal et de but final » (84). Des trois tâches qu'Evola assigne au racisme il n'envisage que celle qui consiste à « protéger des altérations et des mélanges dégradants le type commun, analogiquement qualifié de "race italienne", "race allemande" ... » (85).

Par conséquent, ni la nécessité d'« analyser [le type commun] afin de déterminer les principales composantes raciales qui y concourent », ni celle, « une fois distinguées avec précision les différentes races présentes » dans une race déterminée, d'« établir quelle est celle à laquelle on peut légitimement attribuer la valeur de type supérieur et créateur, d'élément central et essentiel pour tout l'ensemble ethnique et culturel auquel correspondent à proprement parler la nation et la race au sens large » et d'« isoler cet élément racial supérieur, de le renforcer, de le mettre au centre d'un processus ayant pour fin de purifier et d'élever le type général, afin de le rendre le plus conforme possible à cet élément supérieur » (86) n'apparaissent à Ludovici.

Au sujet du second point, il attribue la dégénérescence à la reproduction entre deux individus disparates (87), sans supposer que cette disparité est précisément due, soit à leur appartenance à deux races différentes, soit, si ces deux individus appartiennent à la même race, au fait que l'un d'entre eux est le produit d'un croisement entre deux individus de race différente et que ce sont les qualités héréditaires de la race inférieure qui ont un caractère dominant chez lui.

S'agissant justement des croisements, Ludovici déclare que, « [p]our le défenseur de l'aristocratie, la « race » à une époque comme la nôtre n'a d'importance qu'en tant qu'elle signifie [...], non pas être issu sans croisement de personnes à l'origine non croisées, mais être issu de personnes, croisées ou non. qui étaient à l'origine pourvues de qualités supérieures » (88), c'est-à-dire « psycho-physiques », telles que la beauté, la santé, la sérénité, l'équilibre et l'endurance – par « croisées » Ludovici veut dire « issues d'un croisement entre deux individus de peuples différents appartenant à la même race » et non « entre deux individus de races différentes ». Ce qui le montre sans ambiguïté, ce sont les deux règles qu'il fixe pour la production d'un « peuple de qualité » (89) : « (1) [...] l'isolement, la consanguinité, la sélection impitoyable et l'uniformité psycho-physique graduelle à laquelle ils conduisent [...] ; (2) Les régressions et les réversions (c'est-à-dire l'instabilité des cellules corporelles et des caractères psycho-physiques spécifiques récemment acquis dans les souches hautement évoluées) qui résultent de la reproduction aléatoire de souches et de types disparates et de la dégénérescence qu'implique ces régressions doit être empêchée par la seule reproduction d'individus issus de souches uniformes » (90) Les Juifs sont cités parmi les peuples les plus uniformes du point de vue psycho-physique (91). J. Evola lui aussi souligne l'« indiscutable unité » du peuple juif, encore qu'il ne place pas « la cause de cette unité dans la race au sens strict, mais dans la force formatrice exercée par une idée et une tradition » : la Torah, qui « a réagi à un mélange racial originel, chaotique et détritique, lui a imposé une forme, y a élaboré des instincts et des attitudes d'un type spécial, qui devait devenir héréditaire au cours des siècles » (92).

Ce qui est recherché ici, comme l'indique le titre de l'ouvrage, c'est la « qualité » plus que la « race ». « Le philosophe politique qui, écrit-il, est favorable à l'aristocratie et [...] estime que l'Occident démocratique ne peut être sauvé que par la création d'une élite dirigeante ne se soucie pas tant de la «

pureté de la race » que des moyens par lesquels un peuple de qualité naît par l'observation des deux règles » (93) susmentionnées. Mais qui dit « race » ne dit-il pas par définition « qualité » ?

Tout limité qu'il soit par le racisme de premier et de second degré auquel se cantonna Ludovici, « The Quest » n'en constitue pas moins une contribution valide et stimulante à l'étude des fondements de la prophylaxie raciale.

Dans « Enemies of Women: the Origins in Outline of Anglo-Saxon Feminism, publié quatre ans avant « The Quest », Ludovici revient sur l'une des questions qui avait particulièrement retenu son attention dans les années 1920 : le féminisme. Cinq influences ont concouru à sa formation et à son développement : celle de « la philosophie principale de l'homme blanc », celle de l'esthétique grecque, celle de certains types d'hommes blancs, celle de la femme et celle de la civilisation urbaine et de l'industrialisme. « La philosophie principale de l'homme blanc » est constituée par le socratisme, précurseur du christianisme. En effet, « comme le sous-entend constamment l'Apologie de Justin le Martyr, Socrate et ses disciples furent chrétiens avant Christ » (94). « Tout le monde sait que Socrate a fait un choix malheureux en épousant Xanthippe. En clair, comme celui de beaucoup d'hommes avant et après lui, son mariage a été un échec. Selon la tradition, sa femme le grondait et l'aspergeait ensuite d'eau et une fois elle lui a arraché son manteau sur la place du marché, à la vue de la foule. Maintenant, n'importe quel homme ordinaire, dans des circonstances semblables, aurait simplement haussé les épaules et admis qu'il avait fait preuve de mauvais goût, qu'il s'était en fait « fait avoir » et devait en tirer le meilleur parti. Pas Socrate. Quand son amour-propre était en jeu, il n'avait pas son pareil pour retourner la situation à son avantage et il avait la stupéfiante effronterie d'essayer de persuader ses amis qu'il avait délibérément choisi une mégère pour son édification morale. Ainsi dit-il à Antisthène qu'il avait choisi Xanthippe pour que son mauvais caractère l'aide à supporter plus facilement toutes sortes d'hommes. Il eut aussi l'impudence d'essayer de faire croire à ses connaissances qu'il avait choisi Xanthippe pour la même raison que celle qui pousse les cavaliers à préférer les chevaux fougueux et qui est que, après les avoir dressés, ils n'ont aucune difficulté à faire face aux autres. Ne fallait-il pas que ses amis soient des imbéciles pour avaler de tels bobards ? Sans doute, mais il est significatif que Socrate ait tenté de les tromper afin de sauver son amour-propre et cela justifie mon interprétation des motifs qui l'ont poussé à s'opposer et finalement à vaincre la croyance en l'unité de l'homme. Naturellement, ses cinq propositions [la dualité de l'homme, c'est-à-dire son existence à double face, celle du corps et celle de l'âme ou de l'esprit ; l'indépendance de l'âme à l'égard du corps ; la supériorité de l'âme sur le corps ; l'insignifiance et la vileté du corps ; l'immortalité de l'âme] ne furent pas immédiatement acceptées par le monde antique. Les meilleurs restes du peuple grec s'y opposèrent longtemps. Un des plus formidables d'entre eux, Aristote, son petit-fils spirituel, continua à insister, lorsqu'il évaluait un homme, sur l'inséparabilité de ses aspects visibles et invisibles. Mais l'enseignement socratique intéressait et flattait le plus grand nombre et il finit par devenir la doctrine dominante de l'Homme Blanc. C'est qu'il rendait la vie facile. Aucun discours, aucune protestation de foi, aucune affectation ne pouvait modifier la forme de votre nez ou votre taille, embellir vos yeux ou rendre votre corps plus beau qu'il n'était.



Jésus lui-même laissa entendre qu'il était impossible pour un homme d'ajouter, par ses inquiétudes, une coudée à sa taille. Si, physiquement, vous étiez inférieur, vous n'en pouviez pas moins, selon le socratisme, accroître considérablement votre prestige en vous présentant comme une personne dotée d'une âme supérieure et, en faisant certaines professions de foi, en adoptant des airs de piété et de pureté, passer pour quelqu'un de très supérieur. En bref, Socrate donna à ceux qui n'avaient pas été gâtés par la nature une chance de briller par leurs qualités morales. Il n'est pas étonnant que Socrate ait fini par prévaloir. » (95) Le résultat est que « [p]endant plus de deux mille ans, la doctrine socratique a fait partie de notre atmosphère et nous a imprégnés jusqu'à la moelle, à tel point qu'aujourd'hui même ceux qui n'ont jamais entendu parler de Socrate – la femme de ménage, le facteur et le charlatan – parlent tous des aspects visibles et invisibles de l'homme comme s'ils étaient assis à ses pieds. Or, les féministes de tous les temps – que ce soit dans la Grèce hellénistique ou dans l'Europe de la Renaissance ou du 17<sup>ème</sup> siècle, s'emparèrent naturellement avec empressement des arguments que leur fournissait Socrate. Car, si le corps était négligeable, si les différences corporelles n'avaient pas d'importance, si l'âme seule comptait, les différences visibles ou physiques entre l'homme et la femme étaient également négligeables. En effet, plus on se comportait comme s'il n'y avait pas de différence entre l'homme et la femme, plus on était pur, pour faire peu de cas de ce corps qui était méprisable. Il fut ainsi facile d'établir l'égalité des sexes et, d'après des raisonnements similaires, de continuer à l'établir jusqu'à ce jour. Même la corrélation nécessaire des parties corporelles ou anatomiques particulières avec certaines caractéristiques mentales correspondantes – corrélation qui semble évidente et constante dans la nature et sur la base de laquelle les sexes devraient être considérés comme différents mentalement aussi bien que physiquement – fut facilement niée en vertu du principe de la négligence socratique du corps et l'égalité parfaite fut supposée, vraisemblablement parce qu'il était impossible de prouver que les êtres humains, dans leurs aspects invisibles, étaient différenciés sexuellement » (96). Sur Socrate, soit dit en passant, Ludovici est donc en désaccord avec Nietzsche ; car, si le philosophe allemand a « perçu dans une grande mesure ce qu'il y avait de dégénéré chez Socrate », il n'a pas vu que le premier responsable du renversement des valeurs, c'était lui et non, comme « il ne cesse de le répéter », les Juifs (97).

Le deuxième facteur du féminisme serait la tendance des anciens Grecs à donner un caractère masculin à la femme en raison d'une homosexualité présumée qui les aurait amenés à considérer le corps féminin comme inférieur au corps masculin. L'argument, fondé sur la représentation de femmes sous des traits masculins dans la poterie grecque, est bien moins concluant que le premier et que les trois suivants, dans la mesure où, à partir de la moitié du Ve siècle, les femmes y furent représentées au contraire dans toute leur féminité (98).

Les cinq types d'hommes qui ont contribué au développement du féminisme proprement dit au XIX<sup>e</sup> siècle sont ceux qui sont partiellement ou complètement privés de relations sexuelles, car c'est dans cet état que les hommes sont les plus enclins à idéaliser la femme, à lui prêter des qualités qu'elle n'a pas et donc à la mettre indûment sur un piédestal ; ceux qui n'entendent rien à la nature féminine ; les pères

de filles, car, « dans tous les pays comme l'Angleterre, où le puritanisme, la stricte respectabilité et la crainte des conséquences fâcheuses, dans des centaines de milliers de cas, maintiennent un homme d'âge moyen et au-delà, après vingt-cinq ans de mariage, dans un état chronique de légère tumescence, il doit inévitablement naître entre ses filles adultes et lui-même une relation dans laquelle inconsciemment il ne peut s'empêcher de vouloir jouer le rôle d'amant » (99) ; ceux qui sont atteints de dégénérescence, car « leur manque de vivacité d'esprit et de perspicacité psychologique [...] les a empêchés de voir à travers le brouillard et la poussière de l'agitation et de la propagande bruyante du féminisme et de discerner le caractère spécieux et stupide des revendications souvent faites par les dirigeants du Mouvement féministe » (100). Les faiblesses respectives de ces cinq types d'hommes les mettent à la merci de la femme et les condamnent à soutenir, sinon le féminisme de manière directe et ouverte – il n'est même pas rare, note pertinemment l'auteur, que, « dans la conversation, ils fassent semblant de soutenir l'anti-féminisme et s'indignent de ce qu'il y ait des femmes au parlement et dans la vie politique » (101), au moins les intérêts de la femme aux dépens de ceux de leur propre sexe.

Les quatre types de femmes qui ont promu le féminisme sont la virago, la vieille fille, l'agitatrice de haut vol et la femme anglo-saxonne normale, entraînée à refuser son rôle traditionnel d'épouse et de mère « par la vie sexuelle décevante et souvent répugnante qu'elle mène avec l'homme que produisent les pays puritains » (102) et par les conditions pénibles de la maternité moderne, dues aux « imbécillités du régime qui lui est prescrit pendant la grossesse et [à] l'incompétence de beaucoup de médecins » (103), problèmes auxquels il s'était attaqué dix ans plus tôt dans « The Truth about Childbirth: Lay Light on Maternal Morbidity and Mortality » (Kegan Paul, Trench, Trubner and Co, Londres, 1937 ; E. P. Dutton, New York, 1938).

Enfin, deux processus concomitants ont joué en faveur de l'« émancipation de la femme » : l'urbanisation et industrialisation. Elles n'ont pas seulement permis à la femme de s'affranchir de l'homme par l'exercice d'un emploi salarié à la ville, elle ont aussi « diminué l'énergie, la virilité et les capacités générales des hommes et [ont] donc nivelé les sexes... » (106) L'emploi salarié lui a permis non seulement de s'affranchir de l'homme, mais aussi, dans nombre de cas, du travail lui-même. « C'est un fait peu reconnu par les sociologues, mais que j'ai déjà remarqué en 1924 (du moins en ce qui concerne les produits laitiers), que les femmes de la campagne – les épouses, sœurs et filles d'agriculteurs, de petits propriétaires et de propriétaires de cottages – sont beaucoup plus occupées que leurs sœurs des villes et des cités. On peut dire qu'un agriculteur, comme la femme d'un petit exploitant, est toujours occupé. Si ce n'est pas par la volaille, alors c'est par le lait, la cuisine, les enfants et parfois même les veaux, les chèvres et les cochons. En comparaison, la femme d'un employé de banque ou d'un employé d'assurances et, en général, la femme d'un citadin mènent une vie quasi oisive. De plus, elle n'a pas à entretenir les lampes et les bougies, à aller chercher de l'eau à la pompe ou à l'étang, à trouver et à couper son propre bois de chauffage, etc. tandis qu'elle a toutes les boutiques qu'elle aime, nombre de ses congénères et des divertissements de toutes sortes » (107). C'est pourquoi Ludovici, suivant en cela la thèse de l'auteur d'un ouvrage intitulé « Living in the Country » (Londres, 1940), déclare « [incliner] à

penser que les femmes, plus que les hommes, ont recherché la ville » (108) et que, dans une civilisation déterminée, il existe un lien très étroit entre le goût de la vie urbaine et l'étendue de l'influence des femmes. Sa conclusion est que, si les conditions urbaines favorisent le féminisme, l'influence des femmes dans une culture soutenue par des hommes faibles favorise l'urbanisation (109).

Bien sûr, toutes les citadines n'étaient pas mariées à des employés et l'auteur n'a garde d'oublier la condition des centaines de milliers de femmes mariées qui travaillaient à l'usine ou à la mine, pas plus que la situation de la domesticité des familles de la classe moyenne en Grande-Bretagne. Selon l'auteur, contrairement à ce qui se passait sur le continent, les relations entre la servante et son employeur étaient inhumaines et cette inhumanité était due au fait que l'employeur considérait sa servante comme une inférieure et ne se privait pas de le lui faire sentir avec une impitoyable ostentation, même si, ou d'autant plus que, ainsi que cela arrivait assez fréquemment, la servante, comme sa maîtresse, était issue des classes moyennes. Le ressentiment que, à force d'humiliations, en conçut le million et demi de femmes qui servaient ici et là en qualité de domestiques peut certainement expliquer qu'elles aient été incitées à se détourner des tâches ménagères avant même que le féminisme n'y engage l'ensemble des femmes (110). Encore une fois, l'auteur décèle à un mal déterminé une cause que n'avait entrevue ni même soupçonnée personne d'autre.

Au sujet des ouvrières, Ludovici rappelle d'abord un fait que préfèrent taire les agitatrices féministes : dans les classes dites populaires, la femme mariée fut contrainte de chercher un travail en dehors de son foyer pour compléter les revenus de son ménage, parce que, en raison de la sous-rémunération de la main d'œuvre masculine, son mari n'était pas en mesure d'assurer par son seul salaire la subsistance de sa famille, tout cela pour être encore moins bien rémunérée que son mari et le mettre indirectement au chômage. Mécontentes de leur piètre salaire et des conditions de travail dans l'industrie et les mines, qui, pour le coup, étaient les mêmes pour les hommes, il n'est pas surprenant que les femmes aient prêté une oreille attentive aux revendications du mouvement féministe, qui, Ludovici le souligne dans le dernier paragraphe de l'ouvrage, n'était jamais que la garde avancée du libéralisme. Précisément, « *The Specious Origins of Liberalism. The Genesis of a Delusion* », le dernier ouvrage publié par Ludovici, constituera une « tentative de présentation des hypothèses erronées et de la vacuité destructrice sur lesquelles reposent [les] principes [du libéralisme] et de description des moyens constructifs de les combattre » (111), dans le prolongement de son « *English Liberalism (A « New Pioneer » Pamphlet)*. (New Pioneer Periodicals for The English Array, Londres, 1939).

L'un des aspects les plus intéressants des écrits de Ludovici réside dans les solutions qu'ils proposent aux différents maux de la civilisation européenne moderne, solutions qui, en général, n'ont rien de particulièrement original ou d'inouï : par exemple, il prônait « l'interdiction rigoureuse de l'immigration » en Grande-Bretagne, « même celle des populations autochtones des colonies et des dominions britanniques » et « l'abolition de la naturalisation et la révision et l'annulation de toutes les

naturalisations existantes » (112), à une époque où, déjà, les partis dits d'extrême droite se contentaient de claronner mollement leur simple opposition de principe à l'immigration d'origine extra-européenne et de demander son simple « contrôle », sa simple « maîtrise » ; à cette époque déjà, il fallait avoir du courage, du caractère ainsi que de la race pour faire en la matière les propositions que faisait Ludovici. Le deuxième aspect remarquable des idées de l'auteur, qui concerne cette fois la critique de la société dite occidentale moderne, passerait presque, si l'on nous permet cette apparente contradiction dans les termes, inaperçu, tant est presque commun, chez les auteurs du XIXe au XXe siècle, l'examen critique du féminisme, du libéralisme, du christianisme, de la juiverie, du métissage, de l'industrialisme et de la mécanisation, du cosmopolitisme et du multiculturalisme, du marxisme et du consumérisme. Aucun d'entre eux ne les a cependant examinés dans leur ensemble et systématiquement. Même chez J. Evola, le seul chez qui tous ces éléments sont pris en compte dans l'analyse globale de la crise du monde moderne « occidental », l'un d'eux ne l'est que marginalement : le féminisme. Au contraire, Ludovici a traité tous ces problèmes, séparément ou synchroniquement, fût-ce, pour certains, en filigrane ou de manière allusive, comme nous allons pouvoir nous en rendre compte en lisant la préface de « Lysistrata ». N'ont-ils pas pour commune origine le « socrato-christianisme » ? En soixante ans et plus de quarante livres, Ludovici ne changea rien à ses conceptions, ni à son analyse, il les développa, les approfondit, les enrichit, avec une conscience et une intransigeance peu communes, au point de donner raison à celui qui, cinquante ans plus tôt, avait écrit ironiquement qu'il « risquait de devenir le champion professionnel des causes perdues » (113), c'est-à-dire le type d'hommes auquel s'adresse « Chevaucher le Tigre » : celui qui est prêt à « se battre même sur des positions perdues ». La plus désespérée de toutes était sans doute l'eugénisme, que Ludovici traita jusque dans ses derniers écrits ; il fit mieux à cet égard : il mit la main à la poche, léguant, avant sa mort, survenue en 1971 à Londres, 70,000 livres sterling — l'équivalent d'environ \$630,000 euros actuels — à l'université d'Édimbourg, afin qu'elle fasse des recherches sur la dégénérescence (114).

Ici, l'exposé est, nous l'avons dit, formidablement synthétique et son originalité tient aussi à ce que l'analyse conceptuelle y est souvent informée par l'observation empirique de la réalité et illustrée par des exemples tirés de l'expérience, y compris de l'expérience personnelle de l'auteur. Tout autant que le fruit d'une pensée, cette œuvre est celle d'un regard. La hauteur de vue de l'auteur est proportionnelle à la profondeur de l'oubli dans lequel, après avoir connu une certaine notoriété (115) dans son pays dans la décennie qui précéda la Première Guerre mondiale, notoriété qui se prolongea dans l'entre-deux-guerres, il est tombé.

Les valeurs gouvernent la science

D'une brève étude de leurs compatriotes de nombreux enseignements étranges sur l'Angleterre d'aujourd'hui sont à tirer pour tous ceux qui gardent les yeux ouverts et se gardent bien de prendre trop de choses pour acquises.

L'observateur n'a qu'à échanger quelques mots avec les hommes, les femmes et les enfants qu'il croise et à regarder leur visage – il n'a pas à en faire plus pour apprendre ce qu'il veut savoir. Il n'aura pas non plus besoin d'être très exigeant sur la beauté humaine pour être déçu par les traits de la grande majorité d'entre eux, tandis que les connaissances les plus élémentaires en psychologie et en hygiène lui permettront de voir par leur comportement et leurs expressions qu'ils sont pour la plupart épuisés, en mauvaise santé et mal nourris.

Mais l'un des premiers faits curieux qu'il remarquera est que la plus grande partie de ses compatriotes semblent s'être tellement habitués à vivre leur vie à l'aide de toutes sortes d'accessoires artificiels que ces derniers ne sont plus pour eux un sujet de honte ou de préoccupation.

Par exemple, il passe constamment des hommes et des femmes – jeunes ou vieux – à lunettes et c'est avec beaucoup de gaieté et de confiance que, à travers ces aides optiques, ils regardent ceux qui s'adressent à eux. Il suffit de parler aux gens dans la foule et de les voir sourire pour s'apercevoir instantanément que certaines de leurs dents, voire toutes, sont cariées ou fausses. Ils sourient avec autant de conviction, que leur dentition soit naturelle ou fausse. Nombre de jeunes adultes et d'enfants portent sur le visage, dans la région des yeux et des sourcils, des cicatrices minuscules, presque imperceptibles, ce qui indique qu'ils ont été mis au monde au moyen d'instruments obstétriques. Et d'innombrables autres ont eu une naissance tout aussi artificielle, bien qu'ils n'en portent aucune marque. Mais personne ne semble s'en inquiéter, ni même se demander comment il serait possible d'éviter cette fréquente interférence avec une fonction naturelle. Partout les gens se serrent la main et proclament sincèrement qu'ils vont « bien », quand, le matin même et bien des matins précédents, leurs intestins n'ont fonctionné que par l'intermédiaire de quelque adjuvant artificiel faisant l'objet d'une large publicité. Mais aucun d'eux ne se sent coupable de s'être montrés terriblement imprécis en déclarant aller bien dans ces circonstances.

Par centaines de milliers des mères promènent sereinement dans un landau, ou mènent par la main, leurs enfants, dont aucun n'a jamais mis ses lèvres à un sein. Les publicités recommandant les nourritures artificielles auxquels sont élevés ces enfants sont partout. Mais il ne vient jamais à l'idée des mères elles-mêmes, ni des enfants, ni des spectateurs, de se demander si cet état de choses justifie tant d'autosatisfaction, de bonne humeur, d'indifférence et de contentement apparent.

Ces signes d'une vie hautement standardisée, qui révèlent les imperfections de nos corps et de leurs fonctions, sont maintenant si courants, si banals, que personne ne les remarque, ne les trouve étranges et ne semble s'inquiéter ou s'alarmer de leur fréquence monotone.

D'autres auxiliaires aux fonctions corporelles normales sont utilisés quotidiennement par la population de ces îles ; mais, puisque nous parlons ici des enseignements qui peuvent être tirés par un observateur ordinaire qui garde les yeux et les oreilles ouverts dans nos rues et nos ruelles, nous pouvons nous limiter aux plus courants.

Comme toute uniformité marquée ne peut résulter que de l'adhésion aux mêmes idées fondamentales, aux mêmes principes généraux, si notre voyageur veut poursuivre ses observations, il peut être amené à se demander de quel substrat de règles, de quelles valeurs fondamentales, naît cette uniformité. S'il a raison de conclure que la population qu'il voit autour de lui – les gens qui sont considérés comme étant en forme et en bonne santé, pas ceux qui peuplent nos hôpitaux, nos asiles et nos établissements pour handicapés et incurables ! – est composée en grande partie d'arriérés ou de sous-hommes, dans le sens où ils ne sont ni complètement corporels, ni capables de fonctionner sans aides artificielles ; si, en outre, il a raison de penser que leur sous-humanité ne semble pas les perturber beaucoup, il voudra peut-être connaître la nature de l'atmosphère dans laquelle se forment leurs pensées et leurs idéaux. Leur hâte de se déclarer « en forme » ou « en bonne santé » simplement parce qu'ils ne sont pas suivis par un médecin ou alités, est singulière. La question qu'ils se posent n'est pas : « Suis-je vraiment en forme ou en bonne santé ? », mais : « Suis-je capable de m'acquitter de mes tâches quotidiennes, de me promener, de faire des courses, de fonder une famille et de prendre mes repas tous les jours ? S'ils peuvent répondre à cette question par l'affirmative, ils se disent sans sincérité inconsciente qu'ils sont en forme.

Il est donc évident que, dans la population actuelle, il n'existe pas de normes strictes de bonne condition physique, ni même de désir d'en avoir. Ou, s'il en existe, elles sont étonnamment peu élevées.

Être malade ou mutilé n'empêche plus personne de se considérer ou d'être considéré par les autres comme désirable et normal. Il en est ainsi même en ce qui concerne la question vitale de l'accouplement – combien plus il doit l'être, par conséquent, dans des questions moins vitales ! Levez-vous, souriez et agitez vos quatre membres pour montrer qu'ils sont intacts et toujours mobiles et cela suffit. Les préjugés qui existaient contre toute une série de défauts et d'imperfections ont complètement disparu.

La dépravation morale est encore stigmatisée. Mais la dépravation physiologique laisse tout le monde frivolement indifférent. Dans les romans populaires, qui reflètent le mieux l'esprit de l'époque, l'héroïne rejette un prétendant, non pas parce qu'il a de fausses dents ou une dyspepsie chronique ou des varices – ces choses sont si courantes qu'elles ne sont jamais mentionnées ; mais parce qu'il est « égoïste » ou

manque de galanterie ou d'« humour ». Le héros dont elle tombe amoureuse peut être moins sain, moins intègre physiquement que l'homme qu'elle rejette. Il peut aussi être en moins bonne santé, avoir deux ou trois fausses dents et une langue pâteuse ; en fait, il peut être, sous tous les rapports, un mari potentiel beaucoup moins désirable ; mais elle prend en considération son « âme », pour reprendre une expression à la mode ; et tous les lecteurs sont satisfaits qu'elle se comporte de la meilleure façon possible.

L'atmosphère spirituelle dans laquelle vit notre population est donc une atmosphère où l'accent semble être mis sur l'âme, où les normes impératives sont les normes de l'âme et où l'importance du corps et de son intégrité sont presque complètement ignorés. Par exemple, il est intéressant de noter que la dépravation corporelle n'engendre aujourd'hui aucun sentiment de culpabilité. Des centaines d'années de moralisation régulière ont finalement abouti à ce que l'état connu sous le nom de « conscience coupable » soit restreint à l'âme et à la vie morale. Dire « c'est plus fort que moi » étouffe immédiatement la critique et le dégoût. Cela suffit à montrer à quel point notre vision est purement morale. Les moins capables de se mépriser sont ceux qui ont de fausses dents ou assurent habituellement le fonctionnement de leur organisme au moyen d'aides artificielles.

Et, dans tous ces domaines, l'unanimité du monde civilisé moderne est si frappante que nous sommes forcés d'en venir à la conclusion qu'elle est l'effet de certaines valeurs fondamentales dominantes qui doivent être communes à tous les peuples dont nous avons parlé. De la nature de l'attitude uniforme à laquelle a conduit l'adhésion à ces valeurs nous sommes également obligés de conclure qu'ils doivent avoir enseigné avec une constance inébranlable au moins deux doctrines très précises : (a) la surestimation de l'âme et (b) le mépris et le dénigrement du corps dans son ensemble. Ou, pour le dire moins brutalement, ils doivent avoir enseigné à l'humanité non seulement à toujours placer l'âme avant le corps, mais aussi à ne jamais tenir compte du corps pour déterminer la valeur des êtres humains.

C'est là ce qui a dû se produire et nous en arrivons à cette conclusion simplement en jugeant les résultats que nous voyons aujourd'hui autour de nous. Cependant, quand nous nous mettons à enquêter sur l'histoire de notre population et à tenter de découvrir si ces valeurs ont effectivement contribué à former son atmosphère spirituelle, non seulement nos soupçons sont largement confirmés, mais nous sommes en mesure de mettre le doigt sur le corps de la doctrine contenant les valeurs dont nous avons posé l'existence a priori.

A partir de là, nous pouvons continuer à déplorer les résultats que nous voyons autour de nous, mais nous ne pouvons plus nous en étonner. En fait, il aurait été étonnant que, dans une telle atmosphère, nous ne dégénérons pas, ou cessions de dégénérer. Ce qui est étonnant, ce n'est pas que nous soyons

devenus une nation de décadents et de mous, mais qu'il ait fallu tout ce temps pour faire de nous une telle nation.

Si nos valeurs ne nous avaient pas éloignés, depuis des dizaines de générations, de normes corporelles strictes, jamais nous ne serions devenus ce que nous sommes ; il est inconcevable que cette atmosphère de tolérance et d'indifférence envers les défauts corporels soit devenue si générale. Une nation finit par devenir l'image de ses valeurs. Les valeurs sont le moule, la nation la pièce. Nous jugeons le moule d'après l'avvers de la pièce. Nous pouvons juger les valeurs des Anglais d'après leur visage.

De plus, ces valeurs doivent s'être ancrées si profondément en eux qu'elles façonnent maintenant l'opinion, sans que ceux dont elles façonnent l'opinion aient conscience de l'origine de leur attitude mentale. La meilleure illustration en est que, bien que ces valeurs dérivent en définitive d'une grande religion, les gens les plus irréguliers du monde moderne partagent avec les croyants l'atmosphère spirituelle que nous avons décrite. Les gens qui ne croient plus à l'âme du point de vue religieux montrent néanmoins, par leur tolérance envers les défauts corporels, les leurs comme ceux des autres, qu'ils sont inconsciemment influencés par la même atmosphère. Ils peuvent même avoir cessé d'identifier leurs opinions avec quelque valeur fondamentale que ce soit et considérer leur attitude comme assez originale, comme le font beaucoup, en particulier les femmes. Peu importe ! Qu'ils indiquent qu'il y a une différence considérable entre les normes qui sont les leurs pour évaluer la « condition physique » des êtres humains et celles qu'ils utilisent pour évaluer la « condition physique » des animaux et nous serons fixés sur l'origine de leur attitude mentale.

C'est pour cette raison qu'un écrivain comme [le pasteur anglican. N. d. T.] William Inge est mal placé pour plaider avec une telle véhémence en faveur de l'eugénisme. Car comment pouvons-nous espérer une réaction en faveur du corps tant que les valeurs qui mettent tout l'accent sur l'âme et méprisent le corps exercent une influence parmi nous ? Ne sont-ce pas les valeurs qu'il soutient et qu'il est censé inculquer officiellement à sa génération ?

Si jamais il est prouvé au monde entier que ces valeurs sont fausses et qu'elles cessent d'exercer une quelconque influence, aucune eugénique ne sera alors nécessaire. Parce que, dès que nous commençons à juger les gens selon leur valeur physiologique aussi bien que selon leur valeur spirituelle, c'est-à-dire que nous les jugeons selon les espérances qu'ils donnent, par leur corps et leur esprit, de garantir la survie de la vie humaines sous une forme désirable, l'accouplement eugénique devient tout aussi commun et instinctif que l'est aujourd'hui l'accouplement dysgénique.



Inge, tout en reconnaissant la dégénérescence généralisée et la faillite physiologique auxquelles il a été fait allusion, ne semble pas percevoir, comme notre observateur, l'empressement singulier avec lequel tous les modernes les ignorent ou les tolèrent en eux-mêmes et chez les autres et il affirme, avec quelque raison, que notre déplorable condition physique est due à notre industrialisme et à notre urbanisme hypertrophique.

Mais cela revient à considérer le dernier symptôme secondaire de notre état comme sa principale cause. Car, en premier lieu, il est extrêmement douteux que la révolution industrielle ait pu se produire sans ce mépris du corps et de ses besoins qui est ancré dans nos valeurs dominantes.

Deuxièmement, Inge ne trouve aucun signe de ce mépris du corps avant l'ère industrielle. Que fait-il du Moyen Age ? Que fait-il de la période la Grande Rébellion en Angleterre ? Le présent auteur s'est un jour donné la peine de montrer que tout le mépris puritain pour le corps et les conséquences fatales qu'il a eu pour le peuple anglais trouvent leur origine dans les valeurs que soutient Inge. Il a même été capable de montrer que, sans ces valeurs, les germes de l'industrialisme moderne auraient difficilement pu être semés, comme ils l'ont été, au milieu du dix-septième siècle. N'était-ce pas avant la révolution industrielle ?

Comment les conditions alimentaires dans ce pays auraient-elles pu devenir aussi effroyables qu'elles le sont aujourd'hui, si le corps n'y avait pas été traditionnellement négligé depuis des siècles ? Ces phénomènes, comme l'a montré ailleurs le présent auteur, ont précédé la révolution industrielle de plusieurs centaines d'années. Il est donc évident que le corps n'était plus soumis à des normes strictes depuis une époque bien antérieure à l'ère industrielle. Et, quand celle-ci a commencé, elle n'a rencontré aucun obstacle dans les préjugés du peuple anglais sur le corps et la santé : autrement elle n'aurait jamais pu réussir aussi bien qu'elle l'a fait à débilitier encore davantage le peuple.

Nous pouvons donc considérer que l'environnement spirituel de tous les sous-hommes modernes est le résultat de nos valeurs fondamentales, tout comme leur sous-humanité ; et que cet environnement spirituel est caractérisé par une tendance à négliger et à mépriser le corps et les considérations corporelles.

En tout cas, pour le dire dans les termes les plus doux et les plus modérés, il est impossible d'exonérer ces valeurs fondamentales de toute responsabilité en la matière ; et ignorer leur influence et adhérer au mouvement eugénique, sans d'abord tenir compte de leur puissance, comme l'a fait Inge, c'est être coupable d'une confusion de pensée indigne de ceux qui prétendent guider l'opinion publique.

Maintenant, quel est l'environnement matériel de notre population? Il est clair que c'est un environnement dans lequel l'élaboration mécanique de la vie quotidienne a été portée à un degré totalement ahurissant. Ces sous-hommes du vingtième siècle vivent parmi des merveilles d'habileté technique et d'ingéniosité ; et les appareils et l'équipement général de leur vie quotidienne ont atteint une complexité et une perfection sans précédent dans l'histoire. Loin d'avoir tiré quelque leçon que ce soit des doctrines enseignées par Darwin au siècle dernier, toute notre énergie et notre compétence se sont concentrées dans la direction opposée. L'évolution progressive n'est plus un fait chez nous ; car, en tant qu'espèce, nous retombons progressivement à un niveau inférieur à celui qui a été atteint par notre race dans les âges précédents. Alors que nous-mêmes descendons constamment sur l'échelle de la qualité, nos conditions environnementales, nos outils, nos moyens, acquièrent une perfection toujours plus grande.

Le fardeau de l'évolution a, pour ainsi dire, été transféré de nos propres épaules aux épaules de notre environnement. Aveuglés par les réalisations fulgurantes des sciences mécaniques et autres, nous parlons encore de nous-mêmes comme si nous étions, en tant qu'organismes vivants, en perpétuelle évolution. Mais, à vrai dire, il n'en est rien. Même dans le domaine des facultés intellectuelles, nous sommes misérablement en deçà des normes déjà atteintes.

A la majeure partie de l'humanité, inattentive et irréfléchie cet état de choses est largement caché ; parce que, si la science augmente l'efficacité de notre équipement extracorporel, elle a aussi, parallèlement à notre dégénérescence, fourni les moyens de continuer à faire fonctionner notre équipement corporel. Presque aussi vite que nous les avons voulus, les sciences de la chimie et de la médecine nous ont donné les moyens de remplacer les membres dont nous sommes privés et de remédier à nos fonctions déficientes. Toute une sphère d'intérêts – en fait tout un monde d'intérêts et d'ingéniosité – a été créé par la dégénérescence physique moderne. Les industries des médicaments brevetés, des appareils brevetés et des produits brevetés représentent certaines des plus grandes affaires du pays. En réalité, on pourrait dire que ces industries ne sont elles-mêmes que l'envers de la médaille représentant nos valeurs fondamentales. Là où existent des valeurs comme les nôtres, il y a nécessairement des médecins très nombreux et prospères et une vaste armée de dentistes, de chimistes et d'ostéopathes, qui se creuseront quotidiennement les méninges pour trouver les moyens de corriger les défauts croissants du corps humain. Immanquablement, il y a aussi des magnats de l'industrie pharmaceutique, des magnats de l'industrie de l'énergie et des magnats de l'industrie alimentaire, qui, profitant de la dépravation physiologique de tous leurs contemporains, amassent de grandes fortunes en se contenant d'offrir le « salut » à bas prix à ceux qui sont physiologiquement dépravés.

En stricte logique, même la nature de la recherche scientifique devrait être ajoutée aux conséquences des valeurs dominantes d'un peuple ; car le but ultime de la recherche scientifique est nécessairement déterminé par les desiderata implicites aux valeurs. Si les valeurs d'une époque tendent de plus en plus à tolérer les défauts corporels et à garantir la satisfaction simplement en les replâtrant ou en les corrigeant artificiellement, la recherche scientifique se concentrera de plus en plus sur les découvertes qui promettent d'atténuer la dégénérescence physique ou de la dissimuler. Et nous pouvons compter sur la science pour être toujours prête à rendre nos vies tout à fait possible avec des aides artificielles et pour le faire avec la même rapidité que celle avec laquelle nous perdons d'autres parties de notre corps ou d'autres capacités de fonctionnement.

C'est de cette façon que les valeurs dirigent la science. Si nous changions nos valeurs dominantes, nous constaterions que la direction de la science serait également modifiée, parce que les desiderata toujours implicites aux valeurs dominantes auraient alors changé.

« Mais, crient à outrance les modernistes, si la science est toujours prête – et elle sera toujours prête – à compenser par des aides artificielles les déficiences de notre équipement corporel et les pertes d'efficacité qu'elles entraînent, pourquoi faire tant d'histoires ? Pourquoi s'inquiéter ? »

Ce point de vue, adopté tacitement ou professé ouvertement par la majorité de l'humanité moderne, serait bien beau et justifierait un minimum de contentement optimiste, si nous pouvions agir et penser et continuer à reproduire notre espèce dans une forme désirable, indépendamment de nos corps. Mais, malheureusement pour l'homme moderne, c'est impossible. En outre, une bonne partie des joies de la vie – certaines de ses plus grandes et durables – sont précisément liées à la reproduction de notre espèce, au maintien de notre efficacité corporelle et au bon fonctionnement de notre organisme. Dès que la sérénité physiologique disparaît et qu'une fonction cesse d'être un plaisir, le corps devient le plus tyrannique et le plus insistant ennemi de la vie (\*). Il remet constamment et redoutablement en question les valeurs de la vie.

Les plaisirs que ressent un corps sain sont des plaisirs très réels. Ils constituent une très grande proportion de la somme de joie sur terre. Et rien n'est plus évident que la volonté de la nature de contribuer largement à cette somme de joie. Manger avec de fausses dents n'est pas aussi agréable que de manger avec des dents naturelles. Favoriser artificiellement l'appétit ou la digestion s'avère vite une pâle et trompeuse imitation de la nature. Porter des lunettes n'est pas aussi agréable que de ne pas en porter. Le visage ou l'expression de celui qui porte toujours des lunettes n'est pas aussi attrayant que le visage et l'expression de celui qui n'en porte pas. Pour une mère, donner le biberon à son bébé ne vaut pas l'expérience inoubliable de l'allaitement. Et, dans les transports d'amour les plus profonds et les plus

exaltés, où une grande partie de l'extase dépend de la saveur des corps, il est d'une importance primordiale que les deux partenaires disposent de l'équipement physiologique naturel et normal. Une bouche propre, pleine de dents naturelles, fermement plantées dans des gencives intactes ; une langue fraîche et propre, pas même légèrement empâtée par un début d'indigestion chronique ; une douce haleine et le parfum naturel d'un corps sain ! Celui qui n'a pas connu ces choses ne connaît pas l'amour tel que la nature a voulu qu'il le connaisse.

Et pourtant, combien d'hommes et de femmes modernes peuvent connaître l'amour sous cette forme ? Comment le pourraient-ils ?

Peut-on s'étonner, par conséquent, que l'humanité moderne dans son ensemble commence à soupçonner que la joie de vivre est largement surestimée ? Peut-on s'étonner que la majeure partie de l'humanité commence à sentir que la vie peut bien être vécue sans amour ?

Voilà donc la désillusion qui accompagne les valeurs qui régissent notre progrès scientifique. Tandis que, à travers ces valeurs, nous nous contentons d'exister malgré la déficience de notre équipement corporel, nous sommes progressivement sevrés de notre amour de la vie et de nos convictions les plus profondes au sujet de la valeur de la vie. Car non seulement notre corps débilité ou défectueux nous donne lui-même des joies médiocres, mais la science qui vient à notre aide ne nous offre que des substituts et nous ne sommes capables de mesurer la valeur de la vie que selon ces joies médiocres et selon le niveau de bonheur que nous atteignons au moyen de ces substituts.

Ainsi, les valeurs qui insultent à la fois la vie et le corps réussissent à rendre la vie et le corps vils. Voilà pour le côté esthétique de la question, qui est important, car la vie est très largement un phénomène esthétique. Mais il y a des conséquences encore plus graves que celles-ci. Par exemple, il est hautement improbable que notre vitalité et notre intellectuel puissent ne pas pâtir d'atteintes au fonctionnement normal de notre corps. Les diverses parties et fonctions du corps du mammifère supérieur sont si complexes et interdépendantes qu'il n'est guère possible de perturber l'équilibre d'une partie ou d'une fonction sans altérer l'ensemble. Il n'est donc pas improbable que, à une époque comme la nôtre, où quatre-vingt-dix-neuf pour cent de la population des pays hautement civilisés sont atteints d'un trouble physiologique ou d'un autre, nous soyons tous des sous-hommes par l'esprit aussi bien que par le corps. Il est même concevable que l'impasse dans laquelle se trouve la civilisation occidentale ne soit que la conséquence inévitable de notre sous-normalité ou sous-humanité chronique et que seule une régénération de nos corps pourra nous aider.

L'argument selon lequel ce point de vue est matérialiste n'est plus valide. Nous remercions Inge en passant pour sa brillante réponse à ceux qui, en s'opposant au point de vue qui vient d'être avancé, sont prêts à accuser ceux qui l'affichent de matérialisme.

En tout cas, nous nions honnêtement être matérialistes et ne croyons pas être moins religieux ou spirituel pour avoir lutté durement pour nos opinions religieuses hétérodoxes au cours d'années d'études et de réflexions métaphysiques. Deuxièmement, nous rejetons l'idée que prêcher l'entretien et la conservation de la beauté et de la santé du corps est nécessairement matérialiste ; car c'est l'invalides, le malade, l'homme de notre époque, qui se dit « en bonne santé » et qui songe constamment à son corps. Un homme en bonne santé peut oublier son corps, qui, par sa sérénité, son efficacité silencieuse, lui permet de se livrer à toutes sortes d'exercices spirituels.

Ce n'est pas parce que nous accusons les valeurs qui depuis des siècles ont jeté le discrédit sur la vie et le corps humain d'être la cause de la décadence moderne que nous nous proclamons irrégieux ou matérialiste ; que ceux qui présument trop hâtivement que nous sommes à la fois irrégieux et matérialiste se souviennent qu'il y a d'autres religions en dehors de celles qui ont créé les valeurs qui sont à l'origine du mépris du corps. Et, quand nous mettons au défi l'âge moderne de prouver qu'il peut être autre chose que matérialiste, avec ses millions de corps malades ou déficients ; quand nous le mettons au défi de montrer de quelle manière deux mille ans de mépris et de négligence du corps nous ont conduits à une spiritualité plus élevée, à la grossièreté même de la vie moderne, à l'abrutissement même de l'esprit moderne et au système même du gouvernement du monde moderne, la démocratie, qui est le matérialisme en politique (la démocratie estime la valeur d'une idée ou d'une politique en mesurant le poids corporel qui la sous-tend et non en mesurant l'autorité ou la compétence qui la sous-tend), tous se dressent contre nous dans leur laideur, ne nous laissant guère de doutes sur le danger que nous courons de tomber dans le matérialisme en mettant en doute les valeurs qui nous ont conduits jusqu'ici.

Les masses sont matérialistes aujourd'hui, parce que, d'abord, la baisse de la vitalité et la déficience dépriment l'esprit et émoussent l'intelligence, rendant ainsi l'esprit inapte à toute recherche noble ; et, d'autre part, parce que, à chaque moment de leur vie, leur attention est soit rivée sur leurs fonctions organiques déficientes, soit distraite par des troubles semblables chez ceux dont le sort est jeté.

Anthony M. Ludovici, *Lysistrata : or, Woman's Future and Future Woman*, 2e éd. revue, traduit de l'anglais par B. K., Kegan Paul, Trench, Trubner & Co, Ltd, New York, E. P. Dutton, Londres, 1927.

(\*) Ce n'est certes pas un hasard si, dans le bouddhisme originel, la santé est considérée comme la première condition sine qua non à l'éveil. Voir J. Evola, *La Doctrine de l'éveil : essai sur l'ascèse bouddhiste*, Adyar, 1956.

(1) John V. Day (éd.), *The Lost Philosopher: The Best of Anthony M. Ludovici*, chez l'éditeur, 2002, chap. "My Education, I (1882–1910).

(2) Voir Rachel Corbett, *You Must Change Your Life: The Story of Rainer Maria Rilke and Auguste Rodin*, W. W. Norton & Co, 2016.

(3) Michael T. Davis et Cameron McWhirter, *Ezra Pound and 'Globe' Magazine: The Complete Correspondence Ezra Pound*, Bloomsbury Academic, 2015, p. 298.

(4) Emmanuel Salanskis, « Nietzsche sur l'eugénisme et sa justification machiavélique », [https://www.academia.edu/5371252/Nietzsche\\_sur\\_leugénisme\\_et\\_sa\\_justification\\_machiavélique](https://www.academia.edu/5371252/Nietzsche_sur_leugénisme_et_sa_justification_machiavélique).

(5) Hélène Aji, Céline Mansanti et Benoît Tadié (dir.), *Revue modernistes, revue engagée (1900-1939)*, PUR, coll. Interférences », 2011, p. 144.

(6) Anthony M. Ludovici, *Nietzsche and Art*, Constable & Co. Ltd. Londres, 1911, p. 52.

(7) Ibid., p. 43.

(8) Ibid., p. 45-46.

(9) Ibid., p. 48.

(10) Ibid., p. 43-45.

(11) Anthony M. Ludovici, *A Defence of Aristocracy. A Text Book for Tories*, Constable & Company Ltd, Londres, 2e éd., 1933, p. vii-viii.

(12) John V. Day, « What is Best Will Rule. Anthony Ludovici on Aristocracy and Democracy », *The Occidental Quarterly*, vol. 3, n° 4, p. 15, <http://www.toqonline.com/archives/v3n4/TOQv3n4Day.pdf>.

(13) Anthony M. Ludovici, *A Defence of Aristocracy. A Text Book for Tories*, p. viii.

(14) Ibid., p. 295.

(15) Ibid., p. 296.

(16) Ibid., p. 172.

(17) Ibid., p. xviii.

(18) Ibid., p. viii.

(19) Ibid., p. 64.

(20) Id., *The Specious Origins of Liberalism. The Genesis of a Delusion*, Britons Publishing Company, Londres, 1967, p. 128-132.

(21) John V. Day, op. cit., p. 67, note 23.

(22) Voir, pour une analyse des vues de Ludovici sur cette question, Edward McChesney Sait, *Political Institutions: A Preface*, D. Appleton-Century Company, New York et Londres, 1938, p. 353 et sqq.

(23) Dan Stone, « The Extremes of Englishness: The « Exceptional » Ideology of Anthony Mario Ludovici », *Journal of Political Ideologies*, vol. 4, n° 2, 1999 [191-218], p. 195.

(24) Ibid, p. 194.

(25) Voir John V. Day, (éd.), *Confessions of an Anti-Feminist: The Autobiography of Anthony M. Ludovici*, Counter-Currents Publishing, 2013, chap. 4 : My Education, II (1910–1916).

(26) Samuel Francis, « Buried Alive », *The Occidental Quarterly*, vol. 4, n° 1, 2004, p. 85-92.

(27) Anthony M. Ludovici, *The False Assumptions of « Democracy »*, Heath Cranton, Londres, 1921, p. 33 ; voir aussi Herbert Spencer, *Collected Essays*, vol. I, Williams and Norgate, Londres et Edimbourg, 1891, p. 379, <http://oll.libertyfund.org/titles/spencer-essays-scientific-political-and-speculative-vol-1-5>.

(28) R. Lankester, *Degeneration. A New Chapter in Darwinism*, Londres, Chapman, 1880, p. 59-60. Cité in Daniel Becquemont, « Herbert Spencer : progrès et décadence ». In *Mil neuf cent*, n° 14, 1996. *Progrès et décadence* [p. 69-88], p. 78.

(29) Dan Stone, op. cit., p. 196.

(30) Ibid.

(31) Anthony M. Ludovici, « Woman's contribution to Britain's national decline », *The South African Observer*, vol. 1, n° 10, 1956.

(32) John V. Day (éd.), *The Lost Philosopher: The Best of Anthony M. Ludovici*, chap. 3 : « Ludovici on Feminism & Emasculation », ETSF, Berkeley, CA, 2003, <https://www.counter-currents.com/2010/09/ludovici-on-feminism-and-emasculation>.

(32bis) Voir Laurence Moulinier. L'originalité de l'école de médecine de Montpellier. A. Leone, G. Sangermano. *La Schola Salernitana e le altre*, juin 2002, Salerno, Italie [p.101-126], 2003, consultable à l'adresse suivante : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00609379/document>, consulté le 24 mars 2018. Ils 'intéressèrent particulièrement à ceux de la faculté de médecine de Montpellier, truffée de praticiens arabes et juifs (Anonyme, *Seconde apologie de l'université en médecine de Montpellier*, Jean Piot, Paris, 1653, p. 123) et dont l'enseignement était fondé sur la médecine arabe (Antoine Bayle et Auguste Thillaye, *Biographie médicale par ordre chronologique d'après Daniel Leclerc, Eloy*, t. 1, Adolphe-Delahays, Paris, 1855, p. 128).

Sur les méfaits de la médecine moderne, voir Ivan Illich, *Némésis médicale: l'expropriation de la santé*, Le Seuil, 1981 ; sa traduction anglaise, *Medical Nemesis: The Expropriation of Health*, Random House USA Inc., 1988 est disponible à <https://ratical.org/ratville/AoS/MedicalNemesis.pdf>.

(33) Anthony M. Ludovici, *Lysistrata or Woman's Future and Future Woman [To-day and To-morrow]*, 2e éd. révisée, Trubner & Co., Ltd, Londres, 1927.p. 91.

(34) Ibid., p. 92.

(35) Ibid. p. 90. Voir, au sujet de l'importance de la question de la grossesse extracorporelle dans les cercles féministes, Iskra Krstić, *Extracorporeal Pregnancy as a Feminist Issue*, *Art + Media, Journal of Art and Media Studies*, n° 8, octobre 2015, <https://fmkjournals.fmk.edu.rs/index.php/AM/article/viewFile/104/pdf>.

(36) Anthony M. Ludovici, *A Defence of Conservatism. A Further Text-Book for Tories*, p. v-vi.

(37) Julius Evola, *Gli Uomini e le rovine et Orietamenti*, 5e éd. revue avec une annexe, Edizioni Mediterranee, Rome, 2013, p. 63-64.

(38) Martin Edmond, *The Expatriates*, BWB e-book, 2017, p. 164.

(39) Dan Stone, « The Extremes of Englishness: The »Exceptional' Ideology of Anthony Mario Ludovici », p. 200.

(40) Heinrich August Winkler, *The Age of Catastrophe: A History of the West 1914–1945*, traduit de l'allemand par Stewart Spencer, Yale University Press, New Haven et Londres, 2015, p. 359.

(41) Matthew Reed, *Rebels for the Soil: The Rise of the Global Organic Food and Farming Movement*, Earthscan, Londres et Washington, DC, 2010, p. 46.

(42) Dan Stone, « The Extremes of Englishness: The 'Exceptional » Id'ology of Anthony Mario Ludovici », p. 199.

(43) Martin Edmond, op. cit., p. 163.

(44) John V. Day (éd.), *The Lost Philosopher: The Best of Anthony M. Ludovici*, chap. 5 : "My Education, III (1882–1910)", <https://www.counter-currents.com/2012/01/my-education-part-iii>.

(45) Dan Stone, *Breeding Superman: Nietzsche, Race and Eugenics in Edwardian and Interwar Britain* (Studies in Social and Political Thought), Liverpool University Press, 2002, p. 43.

(46) Ibid., <https://www.counter-currents.com/2011/03/memories-of-hitler-and-the-third-reich/>

(47) John V. Day (éd.), *Confessions of an Anti-Feminist: the Autobiography of Anthony M. Ludovici*.



(48) Ibid., Il poursuit : « Incidemment, l'unanimité avec laquelle les Anglaises soutinrent par la suite soutenu le parti de la guerre en Angleterre, souvent contre l'avis de leurs hommes, confirma abondamment ce que pensais de leur attitude en 1936 »).

(49) Peter Barberis, John McHugh et Mike Tyldesley. op. cit., p. 348 et sqq.

(50) Dan Stone, « Ruralisme et droite radicale en France et en Grande-Bretagne dans l'entre-deux-guerres », in Philippe Vervaecke (éd.), À droite de la droite: Droites radicales en France et en Grande-Bretagne au XXe siècle, Septentrion Presses Universitaires, 2017, p. 124 et sqq.

(51) Dan Stone, « The English Mistery, the BUF, and the Dilemmas of British Fascism », The Journal of Modern History, vol. 75, n° 2, juin 2003 [p. 336-358], p. 347.

(52) Ibid.

(53) Ibid., p. 348

(54) David Botsford, British Fascism and the Measures taken against it by the British State, Historical Notes n° 28, 1998, p. 3.

(55) Anthony M. Ludovici, Jews, and the Jews in England, Boswell, Londres, 1938, p. 1.

(56) Julius Evola, Tre Aspetti del Problema ebraico, Ar, 1978, p. 13, 1978.

(57) Anthony M. Ludovici, op. cit, p. 94.

(58) Ibid., p. 116.

(59) Mason W. Watson, « Not Italian or German, but British in Character »: J. F. C. Fuller and the Fascist Movement in Britain, Undergraduate Honors Thesis, College of William and Mary W&M Publish, 2012.

(60) Voir « The Right Club », <http://spartacus-educational.com/2WWrightclub.htm>.

(61) Peter Barberis, John McHugh et Mike Tyldesley, op. cit., p. 191.

(62) John V. Day (éd.), The Lost Philosopher: The Best of Anthony M. Ludovici, chap. 5 : "My Education, III (1882–1910).

(63) David Botsford, op. cit., p. 5.

(64) Ibid., p. 7.

(65) Richard C. Thurlow, Fascism in Britain: From Oswald Mosley's Blackshirts to the National Front, I. B. Tauris, New York, NY, 1998, p. 213.

(66) Peter Barberis, John McHugh et Mike Tyldesley, op. cit., p. 177. Il est vrai que l'antisémitisme d'après-guerre en Grande-Bretagne était tombé au niveau des attentats, des voies de fait, des lettres anonymes et des incendies de synagogues. Nicholas Hillmann, « 'Tell me chum, in case I got it wrong.

What was it we were fighting during the war ?' The Re-emergence of British Fascism. 1945-58 », in Michael S. Neiberg (éd.), *Fascism*, Routledge, Londres, 2017.

(67) Stephen Dorril, *Blackshirt: Sir Oswald Mosley & British Fascism*, Penguin Books, 2007, p. 542.

(68) Richard C. Thurlow,, op. cit., p. 213.

(69) Voir Clare Hanson, *Eugenics, Literature, and Culture in Post-war Britain*, Routledge, New York et Londres, 2013.

(70) Anthony M. Ludovici, *The Four Pillars of Health. A Contribution to Post-War Planning*, Heath Cranton Limited, Londres, 1945, p. vii.

(71) Ibid., p. 46.

(72) Ibid., p. 40.

(73) Alfred Sauvy, *Bien-être et population*, Ed. Sociale Française, 1945, p. 143, cité in Alain Drouard, Alexis Carrel (1873-1944) : de la mémoire à l'histoire, L'Harmattan, 1995, p. 32.

(74) Voir Julius Evola, op. cit. , chap.: Il Problema delle nascite.

(75) Anthony M. Ludovici, *The Quest of Human Quality: How to Rear Leaders*, Rider, Londres, 1952, p. 9.

(76) Ibid., p. 11.

(77) Ibid., p. 10.

(78) Ibid., p. 9.

(79) Les articles de Ludovici sur le IIIe Reich, publiés dans *The English Review Journal* ainsi que dans le *South African Observer* dans les années 1950 et 1960, ont été réunis en 2017 dans *The Third Reich and Fascism Contra Liberal Democracy*, BLURB Incorporated, 2017.

(80) Anthony M. Ludovici, op. cit., p. 39.

(81) Ibid., p. 139.

(82) Cités in Julius Evola, *Sintesi di dottrina della razza*, Hoepli, Milan, 1941.

(83) Anthony M. Ludovici, op. cit., p. 168.

(84) Voir Julius Evola, op. cit.

(85) Voir ibid.

(86) Voir ibid.

(87) Anthony M. Ludovici, op. cit., p. 149.

- (88) Ibid., p. 148.
- (89) Ibid., p. 137.
- (90) Ibid.
- (91) Ibid., p. 162.
- (92) Julius Evola, *Il Mito del sangue*, chap. Razzismo e antisemitismo.
- (93) Anthony M. Ludovici, op. cit. p. 148.
- (94) Idem, *Enemies of Women: the Origins in Outline of Anglo-Saxon Feminism*, Carroll and Nicholson, Londres, 1948, p. 11.
- (95) Ibid., p. 11-14.
- (96) Ibid., p. 14-15.
- (97) voir Ibid., annexe 1 : My Main Divergence from Nietzsche.
- (98) Noémie Hosoi, *Des femmes au louterion. À la croisée d'une esthétique masculine et féminine au travers des objets*, *Images Revues* [En ligne], 4, 2007, document 7, consultable à l'adresse suivante : <http://journals.openedition.org/imagesrevues/145>, consulté le 24 février 2018.
- (99) Anthony M. Ludovici, op. cit., p. 59.
- (100) Ibid., p. 73.
- (101) Ibid., p. 62.
- (102) Ibid., p. 103.
- (103) Ibid., p. 104.
- (106) Ibid., p. 135.
- (107) Ibid., p. 139.
- (108) Ibid., p. 140.
- (109) Ibid.
- (110) Ibid., p. 162.
- (111) Id., *The Specious Origins of Liberalism. The Genesis of a Delusion*, p. 7.
- (112) Id., *Enemies of Women: the Origins in Outline of Anglo-Saxon Feminism*, p. 150.

(113) R. B. Kerr, *Our Prophets : Being Appreciations of Norman Angell, Dean Inge, Bernard Shaw, H G Wells, Bertrand Russell, Anthony M Ludovici*, Croydon, 1932, p. 86.

(114) L'université d'Édimbourg refusa la donation, mais fut autorisée par les exécuteurs testamentaires de Ludovici à prélever un tiers de la somme pour financer des recherches sur la chorée de Huntington (anonyme, « Anthony Ludovici: Conservative From Another World », 1989, <https://www.counter-currents.com/2011/01/anthony-ludovici-conservative-from-another-world/>)

(115) Outre qu'il rencontra Hitler (Anthony M. Ludovici, *Memories of Hitler & the Third Reich*, <https://www.counter-currents.com/2011/03/memories-of-hitler-and-the-third-reich/>) et Mosley à la veille de la Seconde guerre mondiale, ce qui autorise à affirmer que Ludovici acquit une certaine notoriété dans la première moitié du XXe siècle est qu'il fut invité à débattre publiquement avec la célèbre amazone Sylvia Pankhurst en janvier 1936 (Dan Stone, *Breeding Superman: Nietzsche, Race and Eugenics in Edwardian and Interwar Britain* (Studies in Social and Political Thought), p. 37). La plupart des ouvrages de l'auteur sont disponibles à <http://www.anthonymludovici.com/>